

N° 9
24 AVRIL
1946

Prix : 8 francs

BUIT

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ SPORTIVE

Redacteur en chef Gaston BÉNAC

Dans Paris-Roubaix les Français ont attaqué mais l'élégant routier belge Georges Claes a réalisé



Gauthier a empêché Le Nizerhy de gagner
par André LEDUCQ



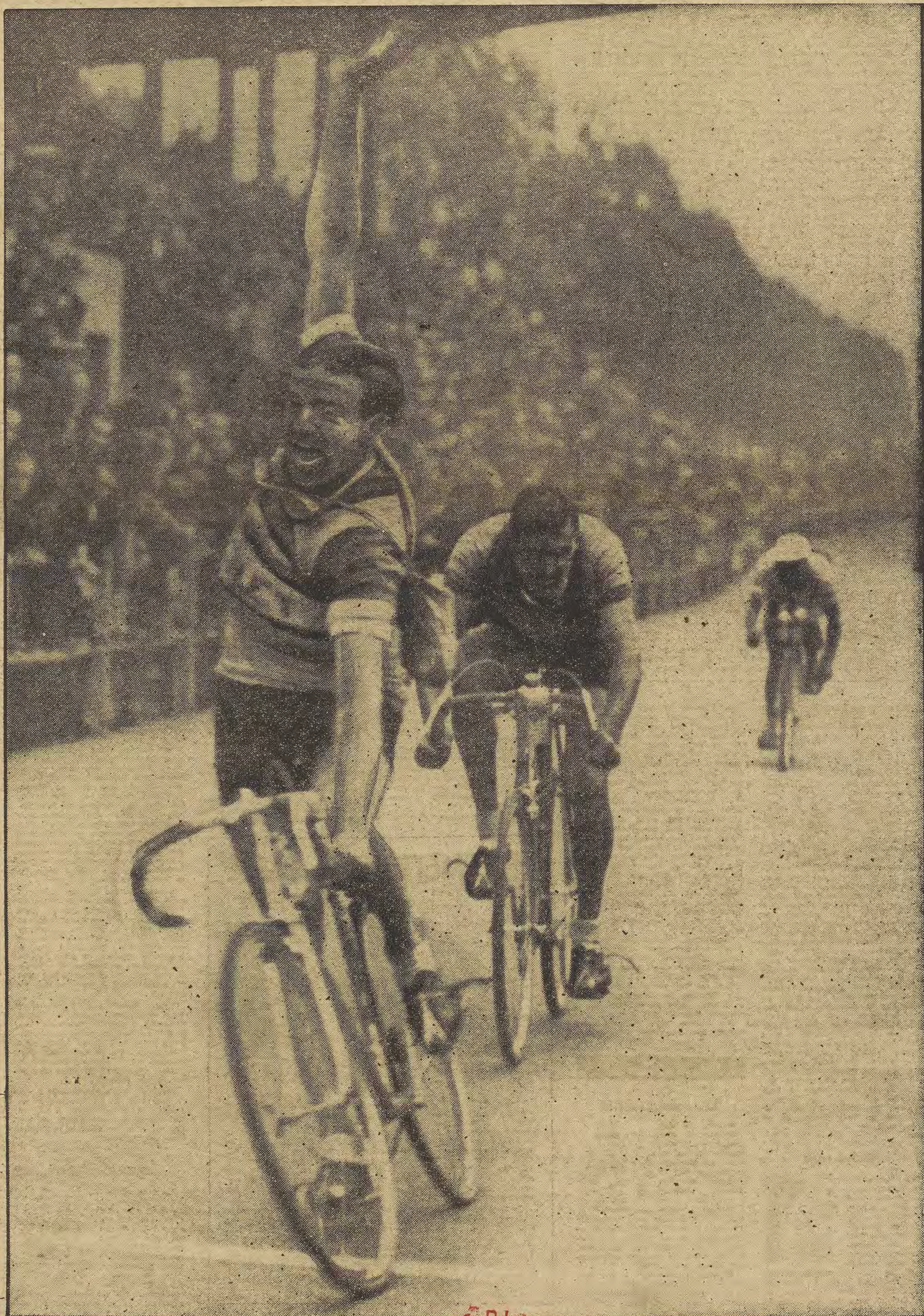
Le Pays de Galles n'a pas réussi à marquer contre l'équipe de France qui réalisa une grande partie



Di Lorto juge le football français

Un dernier effort... Et au moment même où il franchit la ligne d'arrivée, au vélodrome de Roubaix, le Belge Georges Claes laisse éclater sa joie !

En, derrière lui, le Français Gauthier termine épuisé, tandis que Flaminio, dans le fond, dessert déjà ses cale-pieds...



25-IV-1946

SEPT JOURS AU SPRINT

...dans les coulisses du sport

PARIS-ROUBAIX n'a pas eu lieu !

LORSQUE le temps s'assombrit entre Amiens et Doullens, les arbres en fleurs se détachent en relief sur la grisaille d'un ciel où n'ont pas de lourdes nuées. Tout laissait présager que nous allions assister à l'annuelle tragédie classique de Paris-Roubaix, extraite des œuvres complètes d'Henri Desgrange, revue et annotée par le professeur Charles Ravaut qui s'y connaissait en péripéties et possédait à fond l'art d'utiliser le vocabulaire du peuple pour réhausser ses descriptions.

L'atmosphère avait été recréée avec tant d'art qu'on pouvait croire à l'œuvre de mains pieuses. Ludovic Fepillet, serré dans sa blouse blanche de « potard », s'en allait vers Roubaix, bien décidé à ne pas s'étonner d'une victoire, même inattendue. Il y avait des voitures belges et françaises comme aux plus beaux jours de l'avant-guerre et au fond de chaque conduite intérieure un coureur célèbre, surgi d'un passé si proche et déjà lointain, des masques inoubliables, qu'on revoyait maculés de poussière et de goudron, crispés par l'effort final et chacun de ces visages tout de suite identifiés nous évoquait le souvenir d'un exploit — d'un vainqueur, qui écrit Ravaut, inventeur de l'homme au marteau, des juges de paix et du mur de Bléré. André Leducq, vainqueur de 28, Romain Gissels, le gagnant de 32, Georges Ronse et ses démarrages furieux sur les pavés à l'intérieur même d'Arras, le petit Romain Maes, gentil comme un enfant de chœur qui gagnait le Tour de France. Las, ils étaient tous devenus journalistes. Il y avait encore Tonin Magne, berger philosophe, veillant sur son troupeau, Roger Lapédie et Francis Pélissier qui, ne pouvant plus martyriser leurs vélos, piquaient des démarrages furieux au volant de leurs « tractions ». Il semblait que toutes les conditions étaient réunies pour une apothéose un peu démodée, mais bien touchante, tandis que les jeunes champions de 1936 défilèrent, mains en haut du guidon, devant cette galerie des bustes. Un seul coup d'œil sur les occupants des voitures et il y avait de quoi trouver l'inspiration !

Entre Amiens et Arras, la campagne paraissait plus verte, plus accueillante qu'autrefois en ce dimanche de Pâques. Mais un vent rageur couchait ras le bié jeune qui couvre la plaine. Et les kilomètres passaient, les populations étonnées, avec leur ponctualité annuelle, contemplant le passage d'un troupeau où l'instinct grégaire primait la volonté individuelle. André Leducq, spirituel camarade de voyage, égrenait des souvenirs pour meubler le vide de la course. Il y avait une anecdote pour chaque pavé, promu ainsi au grade de borne commémorative.

Arras on attendait la ligne droite qui précède l'entrée du faubourg, rien ne se produisit. Même désolant spectacle à Hénin-Liétard, à Carvin, ce ne fut qu'à Wattignies... Nous étions aux portes de Roubaix ! Vous avez peut-être lu sous la plume alerte des critiques spécialisés le récit bigarré d'échauffourées nombreuses. En fait nous vivions en pleine confusion. Deux Provençaux animaient l'épreuve des pavés et trottoirs du Nord ! Remy et Perac, après l'Aizois Néri, étaient aussi à l'aise que s'ils traversaient la Pomme ou la Penne, dans la banlieue phocéenne, en fin d'un grand prix régional !

Ce furent Le Nizerhy, Claes et Gauthier qui sautèrent l'honneur à quelques kilomètres de l'arrivée. Une brève passe d'armes, très courte, poussée à un rythme qui ne pouvait faire monter l'enthousiasme des spectateurs. Un sprint banal et mathématique qui tranquillisa le juge Boudart, et Claes, élégant et racé, remporta une victoire méritée, satisfaisante pour lui et son constructeur, mais qui nous laisse un goût assez désagréable. La gloire était restée couchée.

Si cette course était dénommée Paris-Lille, le compte rendu en eût tenu en quelques lignes dans les journaux. Car c'est un Paris-Lille qui nous fut offert : Paris-Roubaix n'a pas eu lieu. La sagesse et le génie d'Henri Desgrange consistaient dès l'arrivée du Tour de France à tirer les enseignements d'un succès ou d'un échec. Inlassablement il se remettait à l'ouvrage afin de perfectionner son œuvre. Ainsi réussit-il à maintenir à ses organisations le prestige dont elles rayonnaient indiscutablement. Son œuvre est entamée. L'échec du Paris-Roubaix 1936, c'est la première pierre qui se disjoint d'une construction harmonieusement éditée grâce à une longue patience. Que ceux qui ont recueilli sa lourde succession cherchent et travaillent. Ils ne sauraient vivre longtemps sur leur lancée, comme ces coureurs français et belges que nous vîmes sur la route et qui ont laissé passer l'occasion parce qu'ils n'ont pas su vouloir. Paris-Roubaix a cinquante ans ! Nous avons vu toutes ses rides.

mercredi

Les purs

On avait annoncé, à grand bruit, la venue en France d'un super entraîneur athlétique suédois, M. Conrad Anderson. La Fédération à la tête de laquelle — si l'on peut dire — se trouve placé M. Méricamp, avait alerté par communiqué comminatoire les athlètes français aux quatre points cardinaux de se trouver, à l'heure précise et à la date indiquée, au rendez-vous fixé pour entendre la bonne parole. Il y eut peu de défections chez nos représentants ; par contre, le vendredi 12 avril, à 17 h. de relevée, c'est en vain que les auditeurs présents attendirent le pontife suédois. M. Conrad Anderson publia de venir, retenu ailleurs autour d'un guéridon, en compagnie de quelques joyeux buveurs de bière.

Ce ne serait pas grave, si la Fédération de M. Méricamp si à cheval sur les principes de l'omnisme lorsqu'il s'agit des athlètes — n'avait pas hésité à débours cent mille francs pour défrayer ce pontife étranger des petites foires qu'il est venu mener à bien sur notre sol.

...Car les vrais amateurs en athlétisme ne sont jamais là où on les croit.

Marché noir

M. Charron hérite. Voyez comme les réputations sont souvent usurpées. On tenait le poulailler de Gaston Charles Raymond pour un fantaisiste — ou demeurant assez sympathique. En fait, il argutait comme un clerc d'avoué de province et discute pied à pied les clauses de son contrat avec la même ardeur

que Viviane Romance ou Maurice Chevalier. Mais quand toutes ses exigences sont acceptées, Robert Charron fait valoir qu'il a besoin de se retirer dans le silence du cabinet afin de se recueillir pour prendre une décision... définitive. Les jours passent, les sponsors partenaires se croisent les bras. M. Charron médite...

« Evidemment », se dit-il, au point de vue popularité, mesurer le parquet aux pieds de Cerdan, après avoir reçu une bonne droite, serait un grand succès, car les spectateurs du Parc des Princes, sans exception, frémissaient de joie... Mais un million-Gouin pour ce travail, ce n'est pas cher !

En fait, Robert Charron a compris que ses silences et ses hésitations avaient quelque portée sur les journalistes.

« Ils me font un million de publicité ! »

Cependant, Marcel Thil est réveillé : « Trente pour cent sur une unité, pense-t-il, c'est tout de même quelque chose, comme dirait beau-papa Taitard ! »

Seul, le vrai dénicheur du pin-up boy Charron, M. Gravelas, bistré à Poitiers, dans sa candeur naïve, n'espère rien de tout cela.

Un million pour Charron ! Le marché noir est encore bien vivant.

mercredi

Le communiqué

L'ordre du jour quotidien de Napoléon — Joinard, premier consul du cyclisme, nous apprend que Piot et Danguillaume sont toujours premiers « dead heat » du Critérium National. M. Boudart a bien essayé de changer trois ou quatre fois d'opinion, mais on lui a fait comprendre, à la Commission technique, qu'une veste ne pouvait se retourner qu'une seule fois.

Il reste à examiner — les réunions se prolongeront peut-être jusqu'à l'attribution du maillot national — si les 25 points totalisés

par le vainqueur de la course du « Paris-press » seront partagés entre les deux vainqueurs ou simplement doublés.

Petite remarque : quand un coureur commet une faute, légère ou grave, les pontifes n'hésitent pas à sanctionner le fait d'une amende plus ou moins importante.

Moralité : jamais jusqu'ici un officiel n'a été frappé de la moindre peine, pas même de la plus petite amende. Cela laisse à penser que la justice de Napoléon-Joinard est à sens unique.

Nurmi dixit

Nous aurons, l'hiver prochain, des épreuves athlétiques sur piste en bois ou Palais des Sports. Démonstrable, la piste serait équipée au Palais des Expositions, afin de permettre l'entraînement des champions... Mais quels champions ? Telle est la question.

Peut-être Hanneken, entre deux poses devant l'objectif et trente-six articles dans les journaux, aura-t-il le temps de signer un contrat chez M. Grünwald ? On pense qu'il a dû avoir quelques conversations en Amérique, entre deux arrivées, avec Mitchell et Quinn.

Comment ces amateurs, au cœur pur, seront-ils rémunérés, car la Fédération, très vieux jeu, ne badine pas sur ce chapitre ? Il y a certainement un moyen de tourner la loi... En 1946, il serait bien étonnant qu'on ne le trouve pas... Poavio Nurmi, qui ne courait pas trop mal, vient de donner son opinion à ce sujet :

— Il faut changer le statut de l'amateurisme. Les clubs organisateurs s'arrachent les grands athlètes et paient des sommes folles jusqu'au jour où ils perdent de l'argent. A ce moment, les écorchés crient à l'épuration. Si l'on prend le règlement actuel à la lettre, aucune vedette n'est vraiment amateur !

Jeudi

Travailleurs

de « quatre-vingt-dix minutes »

Lire la « Gazzetta dello Sport », c'est un bon de jeunesse. On se trouve reporté à 1939. On trouve dans ce journal rose de singuliers articles. Sous le titre suggestif de « Censura », les sportifs transalpins commentent de curieuse manière leur récente victoire dans le tournoi international de la F.S.G.T. On apprend ainsi que l'équipe victorieuse de la Pologne à Reims et de la France à Paris n'a été l'objet d'aucun commentaire avant la rencontre : Censura. Mais le résultat obtenu, le seul quotidien sportif italien, la « Gazzetta », n'hésite plus à qualifier Bodiro, Bonifati, Remondini, Bellini, Ramella, Meazza, Demoria de « remunerati dalle società di calcio ». Il faut encore ajouter que ces joueurs qui ont pratiqué à Paris un football efficace et brillant, qui leur valut un coup de chapeau des critiques spécialisés, sont décrits minutieusement dans le quotidien italien comme des « travailleurs de quatre-vingt-dix minutes tous les dimanches ».

Ainsi, la « Gazzetta » nous apprend que les joueurs qui se sont produits devant nous étaient des « millionnaires ». Et elle conclut : « Il faut tout mettre en œuvre pour remporter un tournoi international et remporter la victoire. »

Curieux, tout de même.

EN S'METTANT A TABLE

par Fernand TRIGNOL

Ah ! c'Charron, quel drôle de gâné. V'là maintenant qu'il a les foies de Cerdan. Y laisse tomber une brique (1) pour son panard parce qu'il veut pas rester une demi-plombe tranche à francher avec le gonze de Casablanca. A côté d'ça, l'jour où qu'y va être poivre, il aura pas le trac devant un rade avec deux ou trois peaux rouges, qui seront capables d'y cloquer une boston dans le chignon, ou un coup de rallonge dans le burlingue. Et tout ça sans palper une bougie. C'est l'Cyran 1946. Y s'occupe pas de l'oselle. Quelle folie, mais quel geste !

C'est original, mais c'est des commandes à s'entretenir dans la péniche de l'Armée du Salut. Mais quand même, malgré toutes ses salades, j'ai un faible pour ce gonze-là, mézique !

S'il avait pas le plafonnard en roue libre, c'est incroyable les moyens qu'il a. C'est, à mon avis, le plus doué des trois mousquetaires, seulement, y m'appelle un gâné que j'ai connu dans ma jeunesse qui voulait faire le demi-sel ; il avait acheté la gautre (2) avec un jonc, un couteau à cran d'arrêt ; il lui manquait plus qu'à la gonze. Eh ben, Charron, c'est l'même blab. Il a des griffes d'étrangleur, une poitrine de vengeur, il a qu'un défaut, c'est d'jamais vouloir monter sur le ring. Pendant ce temps-là, l'Cerdan va bichoter 500 sacs à droite, 700 sacs à gauche sans se mouiller, à Lisbonne, à Nice, avec des zigues à sa pogne, comme un académicien qui ferait une tournée de conférences. C'est la madone des sleepings.

Eh ben, et Claes, il en aurait fait une cote si y'avait eu le betting ! Personne l'aurait flambé, sauf Mme Venneaux. Ça doit être une fureuse de cortès. Elle ferait bien de fourguer des tubes à l'entrée de Longchamps. Qu'est-ce qu'elle gagnerait comme oselle. C'était le gonze qu'on attendait pas. Avec les Fichutes, faut s'apprêter à tout. Et puis, pour pas avoir de pétard avec le juge, mon pote Henri Boudart, il a eu la prudence d'enclencher une longueur dans les chasses à Gauthier.

(1) Briquette : million.
(2) Goutte : casquette.

vendredi

Race tarbaïse

M. Valmy, beau sprinter, est un pur-sang de race tarbaïse, récemment croisé lyonnais. Comme les affaires du L.O.U. ne sont pas précisément prospères, M. Valmy s'est dit qu'il avait peut-être besoin d'aller respirer l'air du pays.

Ainsi fut-il décidé et une demande de transfert fut signée par le coureur de cent mètres.

Tarbes s'apprêtait à dresser des arcs de triomphe en l'honneur du retour de l'enfant prodige, l'enthousiasme était à son comble quand la nouvelle se répandit, d'abord furtive et rasant le sol, que Valmy s'était ravisé. En fait, à Lescopet où il fait un stage, Valmy s'est souvenu d'un serment qu'il a prononcé sur la tombe de Volage.

— J'ai juré, dit-il ; je n'irai pas à Tarbes. Je reste à Lyon.

Mais ce qui était possible, le 15 avril, ne l'était plus le 16 ; voilà ce que nous ne comprenons pas très bien.

samedi

Les J. 3

Nos juniors ont pris leur revanche sur les Gallois ; cela s'est passé sans douleur et n'a pas, reconnaissons-le, soulevé un très grand enthousiasme.

Mais cette victoire n'a été obtenue que grâce aux soins dont les jeunes joueurs ont été entourés avant la rencontre.

C'est ainsi que M. Porthault père, qui possède à Rambouillet une très belle propriété, n'a pas hésité à faire venir de Saint-Jean-de-Luz le centre Donat, qui jouait à côté de son fils.

Le jeune Porthault, qui fut une des vedettes du match, présente une particularité curieuse : il est incapable de dormir dans un autre lit que le sien. On parle même avec la F.F.R. pour lui éviter de passer une nuit à l'hôtel avec ses camarades. Porthault dut s'incliner, mais il ne put fermer l'œil.

Mme Frémone, mère du pilier du P.U.C., elle, téléphona à la Fédération :

— Mon fils me dit : « Demain, jeudi, je vais attendre les Gallois, à 18 heures, à la gare. » Je n'aime pas que mon fils traîne dans les rues à des heures aussi tardives.

Tout s'est heureusement bien passé et le pilier du P.U.C. n'a pas été enlevé.

dimanche

Les matches stupides (suite)

Laurent Douthuille est un champion. Son ascension foudroyante est le fruit d'efforts et de sacrifices très méritoires.

Aux Arènes du Prado, à Marseille, il a donc été opposé, sous le pieux prétexte d'effacer une défaite de son



PUBLICITÉ OU NON ?

“JOË LOUIS EST FAUCHÉ”

déclare Mike Jacobs

JIMMY CANNON, dont les dires ne sauraient être mis en doute jusqu'à preuve du contraire, vient de nous en apprendre une bien bonne. C'est dans le New York Post, organe destiné à l'armée des Etats-Unis, que ce confrère publie cette information sensationnelle : Jimmy Cannon connaît son pays et, comme il sait que les lecteurs se méfient un peu des campagnes de publicité déguisées, il invoque comme caution le témoignage de Mike Jacobs, le célèbre organisateur de boxe du Nouveau Monde, le Napoléon du championnat. Certes, l'oncle Mike s'y connaît en battage et l'on peut se demander si ce témoin de moralité est une garantie suffisante.

Voici ce dont il s'agit. Mike Jacobs vient de manger le morceau et de déclarer :

— Joe Louis est fauché. Il aime un peu trop la bonne vie. Louis dépense encore plus facilement que Dempsey, ce qui n'est pas peu dire. Et s'il vit jusqu'à cent ans il n'aura jamais un



ron. Il n'y a pas de semaine où le pauvre noir n'est tapé de 50, 100 ou 200 dollars, sous n'importe quel prétexte, mais toujours en raison d'un malheur cruel qui vient de frapper l'ami de son portemonnaie. Et tous les trucs, même les plus classiques, réussissent toujours. Même si vous ne l'avez jamais vu, tentez votre chance. Vous verrez le résultat !

On peut avoir bon cœur, même en Amérique, mais tout de même ! Joe Louis a peut-être dépensé 100.000 dollars pendant la guerre pour payer à boire à des soldats de rencontre alors qu'il se contentait d'un coca-cola, mais que sont devenus les 2.378.366 dollars et 28 cents, qu'il a empochés depuis son combat contre Jack Kracken en 1934 ?

Méfions-nous tout de même des déclarations de Mike Jacobs car elles précèdent de trop peu le match Joe Louis-Billy Conn qui doit se disputer au mois de juin. On peut être large, mais en douze ans, 285 millions, même en tournées générales, ça fait beaucoup de liquide.

jeune record, à Toniolo. Cela ne prouve rien, sinon que les sportifs marseillais, pour applaudir en chair et en os la nouvelle vedette de la boxe et le futur rival de Cerdan, ont versé leur obole aux guichets. Toniolo a duré soixante-treize secondes. C'est moins que Joë Brun devant Cerdan car ce dernier a plus de métier et a appris à faire durer le plaisir quand la salle est pleine.

Casse-cou, monsieur Roupp, casse-cou, monsieur Barault ! La Boxe connaît une grande vogue, elle a la confiance du public. Ne tuez pas la poule aux œufs d'or ; ne tarissez pas de généreuses ressources qui doivent permettre de créer des champions et de les hisser au plan international.

Casse-cou, monsieur Roupp, casse-cou, monsieur Barault ! La Boxe connaît une grande vogue, elle a la confiance du public. Ne tuez pas la poule aux œufs d'or ; ne tarissez pas de généreuses ressources qui doivent permettre de créer des champions et de les hisser au plan international.

Cadenat exultait, lui aussi, et s'imaginait même avoir joué.

Interpellant Mogo, le plus lourd seconde ligne que ses camarades portaient en triomphe, il hurlait : — Bravo ! C'est nous les obscurs !

Braves Jules, il avait trente ans de moins !

Une seule ombre au tableau ; les populaires ont presque boudé par leur absence.

III est vrai qu'il y avait la pêche à la ligne...

Une cuisante ronde de bolides

A deux heures, il n'y avait plus une place dans un seul palmier de la Promenade des Anglais pour assister au Grand Prix Automobile de Nice. Cent mille spectateurs avaient fait le déplacement à pied, à cheval, à tandem, à vélomoteur, en voiture ou par train spécial pour être présents à la reprise des relations rapides franco-italiennes.

C'est, paraît-il, pour nous prouver leur amitié que nos voisins ont vaincu toutes les difficultés pour courir à Nice. Quand on regarde le classement, on s'aperçoit que les Italiens ont l'amitié un peu envahissante, tout ou moins en matière de compétition. Déjà, la veille, leurs coureurs Bini et Bartali s'étaient régalés dans la course cycliste. C'est presque de l'annexion !

On ne saurait assez déplorer que Jean-Pierre Wimille soit resté sur la touche sous prétexte que Bugatti estime que son dernier-né n'est pas venu à terme ! Dire lecan pour notre pays, qu'il n'aligne une vraie voiture que grâce à la ténacité d'un Monégasque comme Chmima.

Milan et Ferrare sont redevenues les lieux de pèlerinage de nos champions du volant. Si Phi-Phi Etancelin n'avait pas été fait, il y a quelques semaines, une cure de spaghettis ou de la soupe en pays de famille, ce qu'il fit d'ailleurs, après quelques jours, mais avec la satisfaction du devoir accompli par un quadragénaire robuste, hanté d'une nombreuse progéniture.

En France, la boxe, le rugby, la natation, le cyclisme, même le football ne vont pas trop mal, mais, en automobile, il est temps qu'on retousse les manches.

Jules déchainé

On a eu chaud ! La température n'y était pour rien. C'est l'arbitre qui nous donna la fièvre, car on peut dire qu'il fut plus, un tout petit peu plus, qu'important. Dans la tribune officielle, copieusement garnie, on se demandait si les incidents Baxter n'allaient pas se renouveler à l'ac-





TROP HAUT ET...

Matheu arrête aux cheveux Blewyn Davies en possession de la balle.



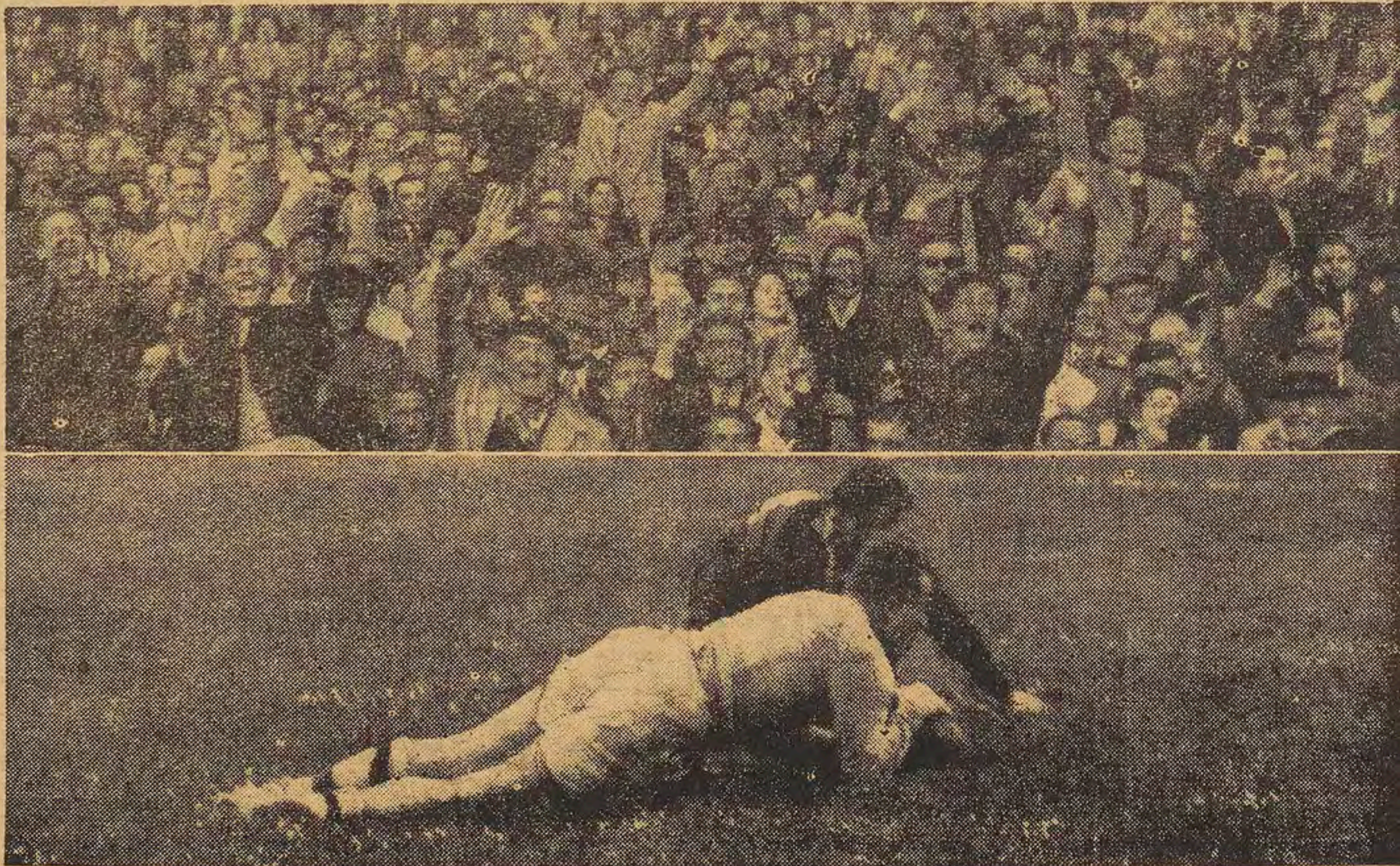
...TROP BAS

Matthews effectue sur Lassègue un arrêt à la... culotte.



ALVAREZ ATTAQUE, TERREAU MARQUE

La foule explose de joie, et Bergougnan est porté en triomphe par des soldats gallois



Le Pays de Galles avait battu la France à Swansea... La France, lundi à Colombes, a rendu sa politesse au « Welsh Rugby Team », en le battant comme jamais il n'avait été battu depuis que prit naissance les contacts franco-britanniques.

Sans qu'il puisse marquer un seul point...

Dure leçon... Mais qu'en pensaient les Gallois ?

En leur nom, M. Daniel Jones, président de la Welsh Rugby Union, nous disait après la défaite de son équipe :

— Nous sommes fair play... Nous avons mérité notre défaite. Mais nous sommes heureux d'avoir pu contacter avec vous, en l'an 1946, les bienfaits de nos relations retrouvées. Il faut continuer. Autrement dit, France-Galles doit demeurer au calendrier annuel de nos deux pays.

C'étaient là paroles de dirigeant... Mais, en capitaine d'équipe — d'équipe défaite, précisons-le — Haydn Tanner ajoutait aussitôt :

— Vous étiez des élèves... Vous nous avez donné la leçon. Il n'appartient qu'à nous de réparer l'outrage. Nous allons nous y employer, avec tous nos moyens... On verra en 1947 !

Il était un Gallois quelque peu déçu de n'avoir pu se montrer sous le véritable jour que justifiait une réputation venue de Swan-

sea : Bledodyn Williams, un gars de vingt-trois ans, trois-quarts centre de Cardiff, l'un des meilleurs attaquants actuels du Royaume Uni : — Si nous avions eu le ballon, clamait-il, les choses se seraient passées autrement. Mais nous n'obtinmes celui-ci que dans de mauvaises conditions. Ce qui explique notre défaite... Celle-ci fut régulière !

par Géo VILLETAN

Bledodyn Williams, cet étudiant qui, pendant la guerre, fut lieutenant de la R.A.F., qui préparait son doctorat en médecine, et auquel on offre présentement une situation d'ingénieur, ajoutait tout aussitôt, en toute simplicité :

— J'aime le rugby. Je joue pour mon plaisir. Si j'avais voulu devenir professionnel, la Rugby League d'Angleterre m'offrirait, à la signature, 2.400 livres... J'ai refusé !

Un million 152.000 francs, au cours actuel, pour monnayer sa blanche hermine, sa qualité.

Bledodyn Williams est un pur amateur, puisqu'il a refusé... Inclinaison devant un tel exemple !

Si chacun, dans l'équipe de France, se gargarisait du succès remporté à la force du poignet, il était un modeste, un bel athlète pourtant, qui pleurait sur sa déveine... Le puissant et rablé pilier Beheragaray, d'Oloron :

— Jusqu'à 11 heures, lundi, j'eus ma chance... Je devais jouer. Et puis, il en fut décidé différemment. Je suis resté finalement sans la touche...

Comme ce fut le cas de Noël Brazès, l'oublié depuis 1940, auquel on pensa brutalement samedi, qu'on fit venir de Lyon pour finalement lui dire :

— C'est gentil à vous d'être venu parmi nous, mais nous n'avons pas besoin de vos services...

Noël Brazès, qui compte vingt-six printemps, qui s'est marié, qui instrumente avec succès au Lyon Olympique, qui enfante les poèmes avec une extraordinaire facilité, eut, en vrai philosophe, cette sage conclusion :

— Je vais soutenir bientôt ma licence en droit. A défaut d'un brevet d'international de rugby, j'aurais une autre compensation : celle d'avoir réussi dans mes études...

Ceci, au fond, ne vaut-il pas encore mieux que cela ?

CEUX QUI NE SONT PAS PRESSES...

A TOUS les coups on gagne », pense le commun des mortels bousculé, emporté vers les portes trop étroites de la sortie d'un Palais des Sports archicombles. Sans doute s'agit-il de présenter un de ces cinq noms : Cerdon, Dauthuille, Charron, Médina, Ray Fomechon en liberté sur le ring de Grenelle pour cha-touiller les 3 millions de recette habituels.

N'importe qui...

Pas pour Cerdon tout au moins qui, lui, accepte n'importe qui et qui ne manifesterait qu'une seule crainte, c'est que son rival d'un soir ne se montre pas assez résist-ant. Pour le restant, il fre-

Dès qu'un de ces cinq bon-hommes est décidé à rencon-trer un adversaire qui tient debout, c'est du « nougat » comme dira plus tard Tri-gnol lorsqu'ayant châté son vocabulaire, Marcel Pagnol lui aura donné sa voix pour en-trer à l'Académie. Mais tout le travail des organisateurs consiste à décider les vedettes à en découdre devant un ad-versaire de qualité.

donne : « Un homme comme les autres ». Et il pense com-me le Dr Petiot : un de plus dans le sac.

Pour Médina, la question n'est pas autrement compli-quée. Des coq de qualité, de

préférence britanniques !

En ce qui concerne Ray Fa-mechon, n'importe quel poids plume, et si besoin est, des légers. Pour Omar le Noir, la question de kilos, que dis-je, de grammes, intervient ; à la limite des légers, sa caté-gorie habituelle, il n'est lui-même qu'en se réservant, en usant parcimonieusement de ses forces. Il est très fort par contre lorsqu'il boxe 2 kilos au-dessus des légers, oui, mais il redoute les vrais welters. Omar le sombre est un hom-me à cheval, mais sa mon-dane se dérobe. Aussi cet ar-tiste de la chorégraphie sur le ring dose-t-il efforts... et sa nourriture. Il travaille au gramme. Comme si M. Long-chambon le surveillait...

Mais le véritable casse-tête des organisateurs commence

lorsqu'il s'agit d'opposer les uns aux autres ces trois ve-dettes des poids moyens.

D'accord, n'importe le-quel, répète Cerdon, mais pressez-vous, j'ai des con-

par

Gaston BÉNAC

trats au Portugal, en Espagne et les U.S.A. m'appellent.

— Laurent Dauthuille n'est pas pressé de rencontrer Cer-don, il est encore trop ten-dre, remarque son manager Barraud Quant à offrir la revanche à Charron, cela ne nous intéresse pas...

— Je ne suis pas prêt à affronter Cerdon cette année, se défie Charron. Il faut que

je recommence mes classes. Marcel Thil et Taitard me prendront en main cet hiver. Bon pour 1947. On veut m'obliger à signer. Rien de fait. Je suis plus « vistor » que tous. Au revoir, mes-sieurs...

Et voilà deux grands mat-ches qui pourraient réaliser près de 10 millions chacun et qui semblaient à portée de la main des organisateurs, au-jourd'hui à peu près inaccessi-bles...

Ceci démontre simplement que les victoires rapides de Cerdon ont créé chez ses ad-versaires une psychose d'in-fériorité qui les écraie avant de monter sur le ring.

Aussi pour la première fois voit-on des boxeurs qui ont leur chance refuser et le mil-

lion qu'on leur offre et une victoire possible, car Cerdon n'a jamais rencontré des pun-cheurs de la classe de ses deux adversaires français. Un homme courageux et ardent comme Charron a peur, le mot a été prononcé et il est exact, et Dauthuille ne cher-che pas à renouveler le geste de Georges Carpentier affron-

tant les terribles cogneurs poids moyens qu'étaient Frank Klouss et Billy Papke. Aujourd'hui on appelle cela de la sagesse. Et pourtant Georges n'avait que 18 ans en 1912, ne l'oublions pas. Il était donc plus tendre en-core que Dauthuille... Quant à Charron, il a 27 ans et il attend.

Hypothèque sur l'avenir ?

Dans cette course à la suprématie des poids moyens, les deux suivants de Cerdon veulent sinon jouer à coup sûr, tout au moins offenser que l'arme naturelle du Ma-roccain se soit émoussée aux Etats-Unis. En hypothéquant l'avenir.

D'ici un an, peut-être, Cer-

don aura perdu, pensent-ils, de son dynamisme, de son mordant. Vous connaissez la fable.

On oublie qu'en boxe la jeunesse est un atout maître. Demandez à Carpentier si ses défaites de 1912 ne lui ont pas permis de devenir ce qu'il a été.

LES VERRES DE CONTACT

au secours de... Jany

par J.-B. GROSBORNE

JANY n'aime pas beaucoup qu'on parle de sa myopie, bien que le grand Alex porte aujourd'hui de grosses lunettes d'écaïlle. Mais noblesse oblige...

R.-A. Durdagne a écrit, dans « Science et Vie », un très inté-ressant article sur les verres de contact, verres qui se placent directement sur l'œil en soule-vant la paupière et corrigent la vue en supprimant les disgracieuses et gênantes lunettes.

Depuis assez longtemps, nous avons suivi les progrès réalisés dans ce domaine avec le secret espoir qu'un jour, le procédé serait au point et pourrait ser-vir aux nageurs.

Il semble que l'emploi des ré-sines synthétiques, qui permet de réaliser des verres incassables moulés sur l'œil et n'irri-tant aucunement celui-ci, per-mette de dire que la technique est au point. Reste le prix, qui est encore prohibitif, mais est en passe de devenir accessible.

On sait combien certains na-geurs et surtout certains joueurs de water-polo sont gênés par leur myopie. Ils sont obligés de recourir à l'emploi de lunettes à petites montures d'acier qu'ils ligotent derrière leur tête ; elles présentent toujours un risque de bris et, surtout, elles limitent, malgré tout, leur champ de vi-sion distincte... N'est-ce pas, Chedal, Wasserman ou Groult ? L'adoption des verres de contact a, de plus, l'avantage d'éviter l'irritation de la conjonc-tive par l'eau, et si le prix en devient modique, ils deviendront peut-être des verres d'entraîne-ment ou de traversées.

Voilà de quoi exciter l'ima-gination de nos toubibis nageurs, et tout particulièrement de « l'ophtalmo » Desusclades, qui pourra prendre comme cobaye son camarade de club Alex Jany.

Multiplions les voyages à l'étranger

mais que la Fédération cycliste règle les détails des déplacements

par René MELLIX

sont pas très nombreuses, elle se doit de déléguer un ou deux de ses représentants

qualifiés pour s'occuper de ses champions, régler les dé-tails de leur déplacement, s'assurer de leur ravitaille-ment en course quand les di-recteurs sportifs sont ab-sents, leur éviter les tracasseries monétaires, en somme les présenter au départ frais et dispos, en pleine possession de leurs moyens. Les autres fédérations sont au petit soin pour leurs athlètes. Pourquoi la F.F.C. n'en ferait-elle pas autant ?

Ainsi nous ne verrions pas,

comme l'autre dimanche, à Gand, des coureurs arriver dans la nuit la veille de la course, sans argent belge, sans savoir où loger et ceux ayant retenu des chambres s'entendre dire qu'un direc-teur sportif — le seul s'étant déplacé — les avait prises pour lui et sa suite.

Et puis, si Louis Thiétard avait pu être ravitaillé comme ses deux compagnons d'échappée, qui dit qu'il n'aurait pas fait encore mieux ?

LES GRÉVISTES DU CHATEAU D'IF

par Paul RENAUDOT

C'EST une histoire marseillaise... et, comme telle, elle ne manque pas de saveur. Au moment de partir pour Reims, où ils devaient jouer un match de championnat, les joueurs de l'Olympique de Marseille refusèrent de s'embarquer.

Une grève !

Leurs dirigeants avisèrent la Troisième qui ré-pôndit :

— Si les joueurs ne partent pas, ils seront sévèrement pénalisés.

Et les joueurs partirent avec un peu de re-tard, mais au complet. Et à Reims, ils per-dirent, mais après avoir joué avec « le feu de Dieu ».

On dit : « Sérénade l... Chansonnette l... Ces garçons ont voulu extirper à leurs em-ployeurs quelques primes supplémentaires ; ou bien, ils se sont plaints de n'être payés qu'irrégulièrement. »

Cela ne serait pas joli, mais ce serait simple.

Et rien n'est simple, à Marseille. La preuve, c'est que ce n'est pas la galette qui a tenu un rôle dans ce semblant, dans ce début de grève... mais la politique.

Politique sportive, précisons.

Les joueurs olympiens ne sont pas contents de leurs dirigeants. Ils estiment que, tandis qu'ils « se lèvent l'âme », comme on dit là-bas, pour le triomphe de leurs couleurs, les mem-bres du comité commettent bêtise sur bêtise et mènent le club à sa perte.

Ils leur reprochent d'avoir laissé Ben Barek filer au Stade Français, de n'avoir pas su s'at-tacher d'autres vedettes, de se les être laissé souffler par Bayrou, cet ennemi héréditaire,

d'avoir fait des économies de bouts de chan-delle, de ces économies qui, en fin de compte, coûtent plus cher que certaines prodigalités.

Bref, et pour une fois, les joueurs projettent de résilier les contrats de leurs dirigeants.

Tout arrive... surtout à Marseille.

Ils ont même un remplaçant sous la main, dans la coulisse. Ils ne l'ont pas cherché, mais il est apparu, au moment propice.

Un ambitieux modeste qui aime à tirer les fi-celles dans l'ombre, sans montrer la main, qui, après avoir administré les équipes fédérales sous Pascot et rêvé — quo non ascendam ? — de diriger la Fédération, ne répugnerait pas à diriger une équipe de club, même profession-nelle, sous Gaston Roux... pour commencer !

Il a vu les joueurs avant, pendant et après la grève. Il exige qu'on fasse table rase du co-mité auquel il reproche surtout de l'avoir rem-placé, et qu'on prenne son équipe... son équipe de dirigeants qu'il tient toute prête.

L'Olympique, qu'on oublie un peu dans tout cela, devait tenir, naguère, une assemblée gé-nérale pour choisir ses chefs.

Elle a décidé de ne rien décider et a préféré s'ajourner à la fin de ce mois, mais, pendant la trêve, qui n'en est pas une, on « cause » dans les bars, sur la Canebière, un peu partout.

On combine, on échafaude, on manœuvre. Tandis que, descendu du pinacle, l'Olympique décline tout doucement vers le bas de l'échelle, vers l'ascenseur qui attend ses quatre victimes pour les déposer à l'étage inférieur.

“Vous avez raison je suis de votre avis”

nous écrivent, à propos des 20 points par round :

LA question de l'allocation d'un nombre aussi exa-géré que vingt points au boxeur ayant l'avantage d'un round et de la faible propor-tion moindre à son adversaire, laquelle n'est généralement pas en rapport avec l'infério-rité démontrée durant la re-prise, a vivement intéressé le monde pugilistique.

Elle a notamment retenu l'attention, et nous en sommes particulièrement heureux, de M. Grémaux, le président de la Fédération Française de Boxe, qui n'a pas craint de nous écrire :

J'ai lu avec intérêt dans But votre article concer-nant la question des vingt points par reprise.

Personnellement, j'estime que vous avez totalement raison, et vous remercie de votre bonne volonté à amé-liorer tout ce qui peut être utile à notre sport favori.

Ainsi que nous l'avons expli-qué, c'est à un sportsman de la première heure, M. Legen-dre, que nous sommes rede-vables de l'institution des fameux 20 points à la place de la méthode anglaise des 5 points. Il avait été frappé par le fait que MM. J.-H. Douglas, président de l'Ama-teur Boxing Association, B.J. Angle, le plus célèbre des arbi-tres anglais de l'époque, P. Bettinson, le directeur du Na-tional Sporting Club, et leurs collègues-juges procédaient par fractions de points, en attribuant 5 au meilleur et 4 1/2 ou 4 3/4 à l'adversaire dominé. Dans un rapport à la Fédération Française de Boxe, qui date de 1924, et non pas après les Jeux Olympiques d'Amsterdam, M. Legendre avait signifié :

« Si nous examinons cette façon de faire nous trouvons que nos amis anglais, essen-tiellement conservateurs, ven-

M. GREMAUX
Président de la Fédé-ration française de boxe

M. LEGENDRE
l'instigateur du fameux rapport à la F.F.B.

BEAUCOUP DE NOS LECTEURS

lent garder le chiffre 5, tout en se servant de 20 comme base, parce que, si on met 4 3/4, on peut aussi bien mettre 19, puisqu'il y a 19 quarts dans 4 3/4 ou 20 quarts dans 5. C'est donc sur une base de 20, qu'ils marquent lorsqu'ils pro-cèdent par huitièmes. »

Mon ami Legendre, bien qu'il ait pris sa retraite loin

de Paris, continue néanmoins à se tenir au courant des choses de la boxe, et le con-traire m'aurait étonné. Ayant lu dans « But » la responsa-bilité que je lui faisais encou-rir, il a bondi sur sa plume, et avec ce bel esprit combattif que nous lui connaissons, a commencé par me dire :

« Faut pas vous attaquer comme ça au « Doyen », car, malgré ses 73 ans, il est encore capable de riposter ! »

Mais quelle est sa riposte ? Elle nous est infiniment douce et agréable, car après avoir parlé du rapport que la F.F.B. lui avait demandé d'établir sur les différents pointages, anglais, américains, français, etc., et dont on a pu lire un extrait ci-dessus, il nous

par C. W. HERRING

Ma conclusion person-nelle n'était pas de donner 20 points par round, je sim-plifiais à l'extrême, proba-blement trop. La F.F.B. s'est arrêtée aux 20 points en écartant mon conseil final.

Je suis de votre avis qu'il faut changer la façon exis-tante de marquer les points.

Donc la cause est entendue, la président de la Fédération Française de Boxe, comme l'inspireur, un peu malgré lui, des 20 points par round, sont parfaitement d'accord que cette façon trop difficile de juger n'a pas de raison d'être. Il ne reste plus, par conséquent, qu'à revenir à la logique lors d'une révision pro-chaine des règlements.

L'ESPRIT DE CLUB ? UNE VIEILLE CHOSE...

Le marché noir du football ne peut être combattu

par Lucien GAMBLIN

LES dirigeants de nos clubs « pros » du football ont commencé leur campagne de prospection. Ils s'agitent, se démenent et opèrent des son-dages, directement ou indirecte-ment.

Par contre, les personnages qui sont à la tête des clubs amateurs affichent un air très détaché.

Ils ont le contrôle des opéra-tions qui se préparent. Ils dis-posent, disent-ils, du matériel convoité par les clubs pros, et ils attendent.

Nous ne sommes pas dupes.

Les dirigeants des clubs ama-teurs savent fort bien qu'ils ne peuvent empêcher leurs joueurs de passer professionnels, si les opérations de transferts sont effectuées conformément au ré-glement, qui prévoit une indem-nité de 30.000 francs par joueur, pour un an maximum pour un même club.

Mais ils attendent les offres pour accepter les plus élevées. Car, en plus des 30.000 francs réglementaires, il y a « un supplé-ment » et une prime au joueur, que l'on veut les plus importants possible.

L'appât du gain

Les joueurs, eux, font fi de l'esprit de club, que l'on tient à dire l'apanage des équipes amateurs.

Le temps de l'amour du mail-lot est loin. La vie moderne, sans hésitation, a refoulé au plus profond des individus cette vieille chose surannée des temps préhistoriques du sport : « l'es-prit de club ».

Le marché noir sportif agit. On discute plus chiffres que technique et tactique chez les amateurs.

L'appât du gain l'emporte de loin sur l'application et l'entraî-nement.

Les têtes sont enflées, le cœur rétréci, et l'ingratitude est mon-naie courante. Nous avons ap-pris que huit sur onze des joueurs d'une bonne équipe amateur de la banlieue pari-sienne avaient annoncé qu'ils voulaient quitter leur club parce qu'ils n'étaient pas assez payés et qu'ils partiraient en fin de saison pour passer profession-nels.

Cela nous donnera des foot-balleurs professionnels du genre de ceux qui ont joué jeudi au Parc des Princes pour le C.A. Paris contre Nancy et qui n'ont de professionnels que le nom.

Pénurie de joueurs

Malheureusement, la régle-mentation actuelle ne peut em-pêcher pareils faits. Il faudrait que les dirigeants des clubs pro-fessionnels ne s'embarassent pas de non-valeurs. Mais ils ne possèdent pas tous la compé-tence voulue pour jauger exac-tement la qualité des footbal-leurs ou les possibilités de ceux-ci. Et puis, il leur faut à toute force « monter » leurs équipes, ce qui est très difficile. Car, nous ne le dirons jamais assez, il y a, en France, trop d'équipes professionnelles par rapport au nombre de joueurs ayant les qualités indispensables pour en faire partie.



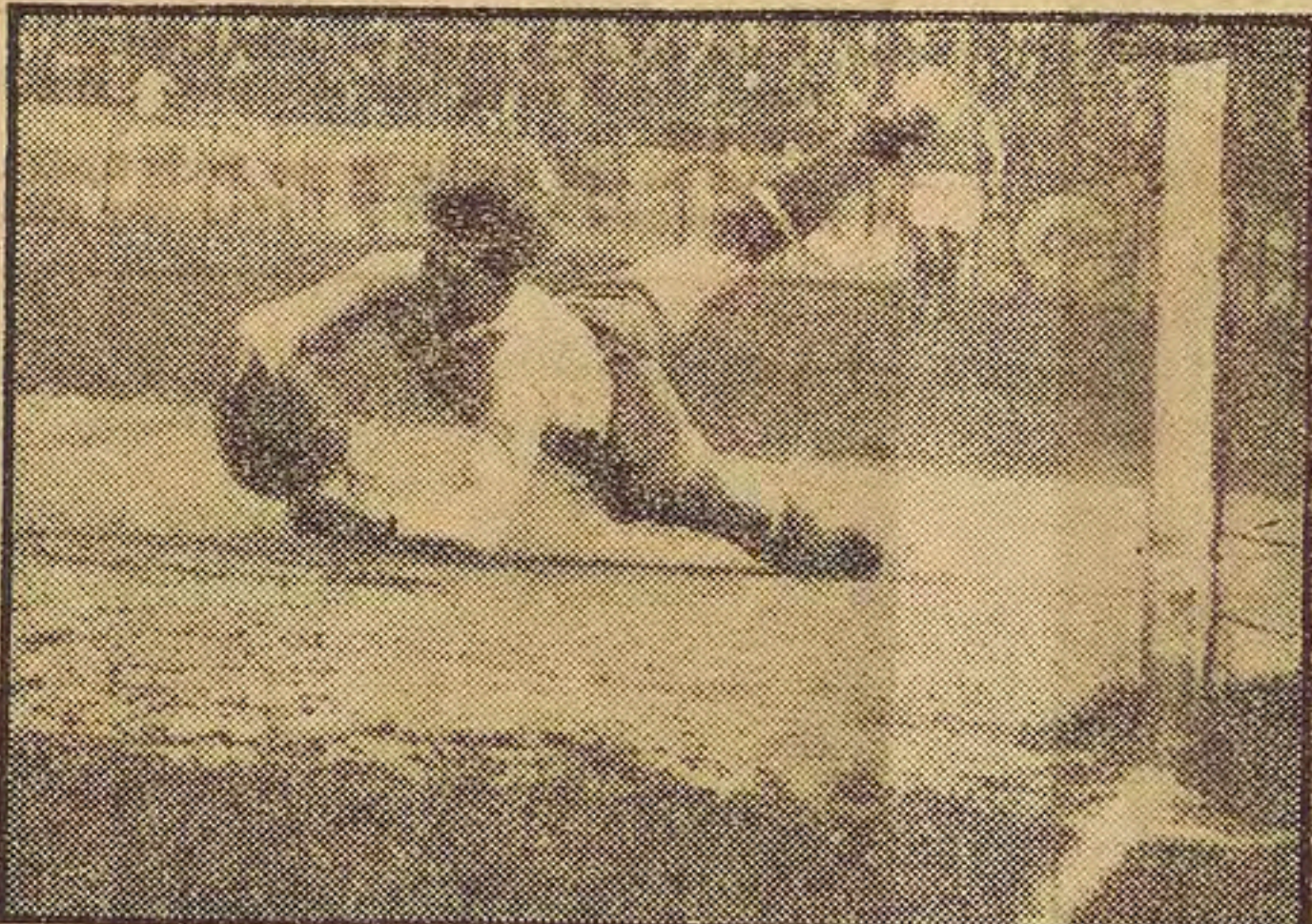
Darui, portier de Roubaix, s'est élancé pour arrêter une balle haute. A remarquer la position remarquable des mains de Darui. De gauche à droite : Urbaniaak (Roubaix) et, à terre, Bihel (Lille).



L'athlétique Lewandowsky a sauté pour empêcher l'avant centre lillois Bihel de reprendre le ballon de la tête. Mais Bihel a fait dévier la balle.



Belle attitude du Lillois Bigot, qui degage de la tête un ballon que tout un groupe de joueurs attendait.

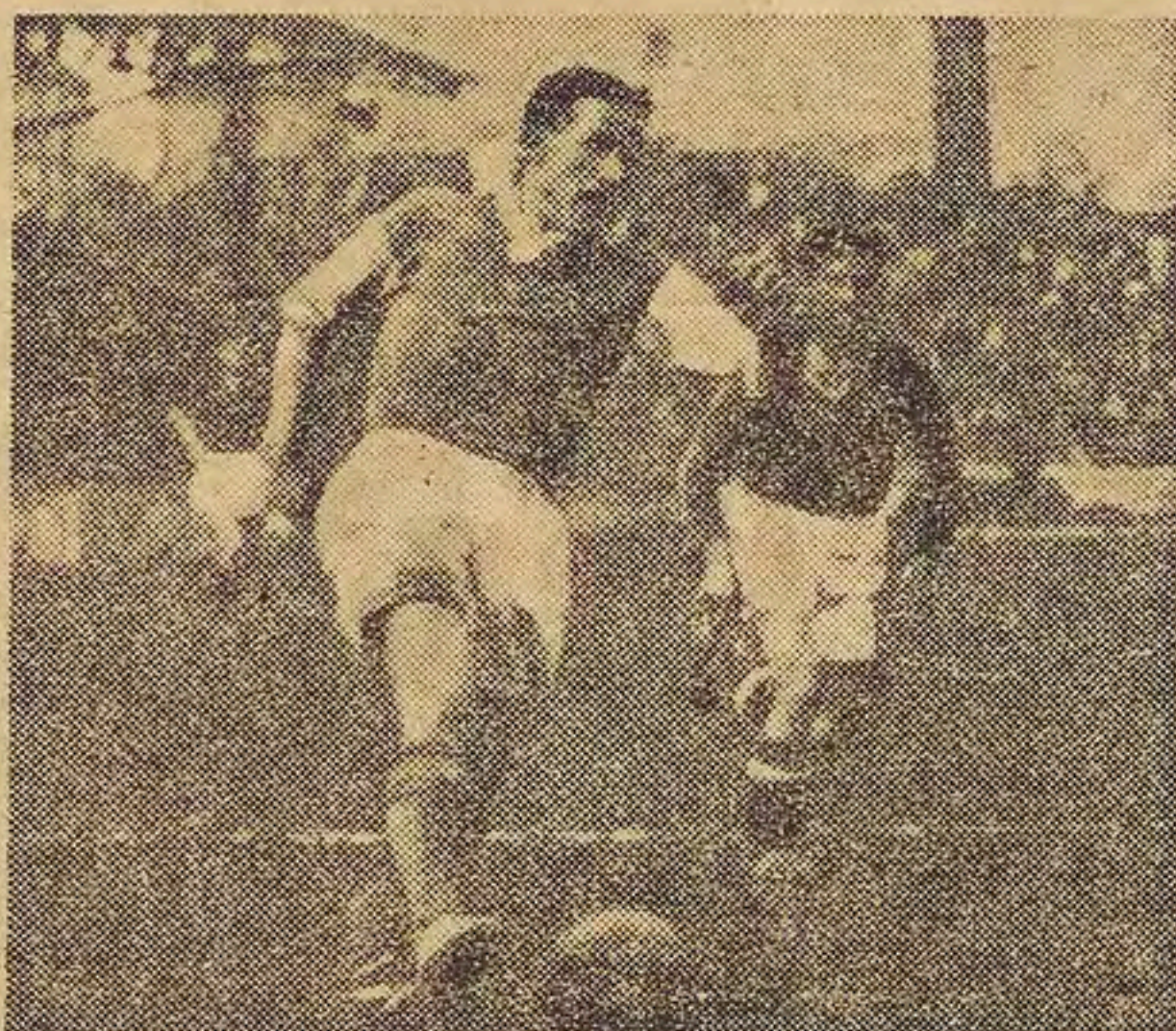


German, le souple et agile gardien de but du Red Star et de l'Armée française, s'est distingué, dimanche, contre Rouen en arrêtant les shots les plus secs et parfois sous des angles les plus imprévus.

Les fantaisies athlétiques de M. Fred Aston...



Le coup de tête d'Aston. Mais le style y est.



Aston, sans regarder le ballon, cherche le partenaire à qui il va centrer.



Soufflé, muscade ! Le pied agile, d'une petite tape, a frappé le ballon, attendu par le portier Dambach.

On n'attendait plus Saint-Etienne...

LES grands seigneurs du Championnat de France de football ont été rudement attaqués dimanche, et sous les coups de boutoir de leurs adversaires, ils ont dû s'incliner.

Lille, qui paraissait ne plus avoir qu'à suivre le chemin uni, tracé par sa valeur depuis le début de la saison, a vu se dresser devant lui l'adversaire par qui il lui est le plus désagréable d'être battu : le C.O. Roubaix-Tourcoing, à qui il dut concéder les deux points du match.

Les Bihel, Bourbotte, Baratte, Bigot, Tessier, Lechantre, Hatz, qui forment l'armature du onze lillois, étaient présents, dimanche, au stade Jules-Lemaire. Mais il manquait Jean-Marie Prévost, le demi-centre pivot de l'équipe, qui eut la clavicule cassée au cours d'un match joué en Belgique, et la formation en parut désaxée.

Bourbotte, demi-centre occasionnel, fit une mauvaise passe à Hiltl, qui jouait avant-centre, et Lille fut battu, parce qu'il apparut tout au long du match que ses avants ne pouvaient battre un Darui en grande forme, que ses partenaires aidaient efficacement.

Comble de déveine, c'est Jélinek, « l'avant qui ne shoot pas », qui accentua la défaite des « dogues ».

« Deux points de moins, ce n'est pas grave », se dirent les Lillois quand ils apprirent que leurs suivants immédiats, Lens et Reims, avaient été battus, le premier par le Racing de Paris, le second par Strasbourg. Mais un coup de téléphone du Havre changea la situation. Saint-Etienne avait battu Le Havre, et le club stéphanois, avec autant de points que Lille, se trouvait au niveau de celui-ci.

Saint-Etienne, qui fut leader pendant longtemps, a repris espoir. Hugué et Brus-

seaux, blessés, sont rentrés, il ne reste plus que Scallon sur la touche, les « vert et blanc » sont capables de mener la vie dure aux « rouge et blanc » lillois. Et la lutte pour la première place va devenir aussi captivante que le combat engagé par les mal classés pour éviter la fâcheuse relégation en deuxième division.

Car, en bas du tableau, on bataille ferme. Seul, le sort de Sochaux paraît réglé. Les Doubistes, malgré de beaux efforts

par Lucien GAMBLIN

DI LORTO " L'ENFANT DU MIRACLE " QUI NE REJOUERA JAMAIS PLUS...

nous parle du football français

par Guy CHAMPAGNE.

LAURENT DI LORTO, l'ex-gardien de but de l'équipe de France, le héros de l'extraordinaire France-Italie 1937, celui qu'on avait surnommé « l'enfant du miracle » a quitté pour trois semaines sa retraite ensoleillée de Hauteville. Il assistait, dimanche, au match Red Star-Rouen.

Di Lorto est resté le même. Son visage est toujours aussi bronzé, couleur pain d'épice, il a gardé son sourire bon enfant, son abord aimable.

Pourtant, Laurent n'est pas encore complètement guéri. Certes, sa santé s'est améliorée, mais il doit encore prendre un long repos, beaucoup de repos ; un an peut-être.

Quoi qu'il en soit, Laurent Di Lorto ne jouera jamais plus. Longtemps, il avait espéré qu'un jour il remettrait son traditionnel maillot vert — qu'il garde précieusement, comme une relique — et qu'il sentirait de nouveau contre ses paumes le contact du ballon.

Mais il aime toujours le football, passionnément. Et c'est avec un ton de mélancolie, qu'il nous a déclaré avec son accent chantant : — Il y a longtemps que je n'avais vu un match de football, mais je me suis rendu compte, en assistant aux rencontres Marseille-

Sochaux et Bordeaux-Clermont, combien le football français avait baissé — surtout au point de vue technique — depuis 1939. On joue moins vite. Les passes sont moins assurées, l'attaque du ballon est moins franche. Mais, nous avons des jeunes footballeurs beaucoup de jeunes, qui doivent remettre tout cela en place.

Et puis, Di Lorto nous a parlé de Sochaux, « son équipe », qu'il n'a pas oubliée :

Je ne comprends pas cette dégringolade vertigineuse. Pourtant, contre Marseille, les Mattler et ses partenaires avaient bien joué ; ils méritaient de gagner ce jour-là.

Celui qui réussit de magnifiques parties, des arrêts marqués du signe du génie, regarde tristement, avec envie, l'acrobatique Germain arrêter un shot...

Di Lorto serre des mains, répond à ses amis, mais il est loin, sur le terrain, dans la cage...

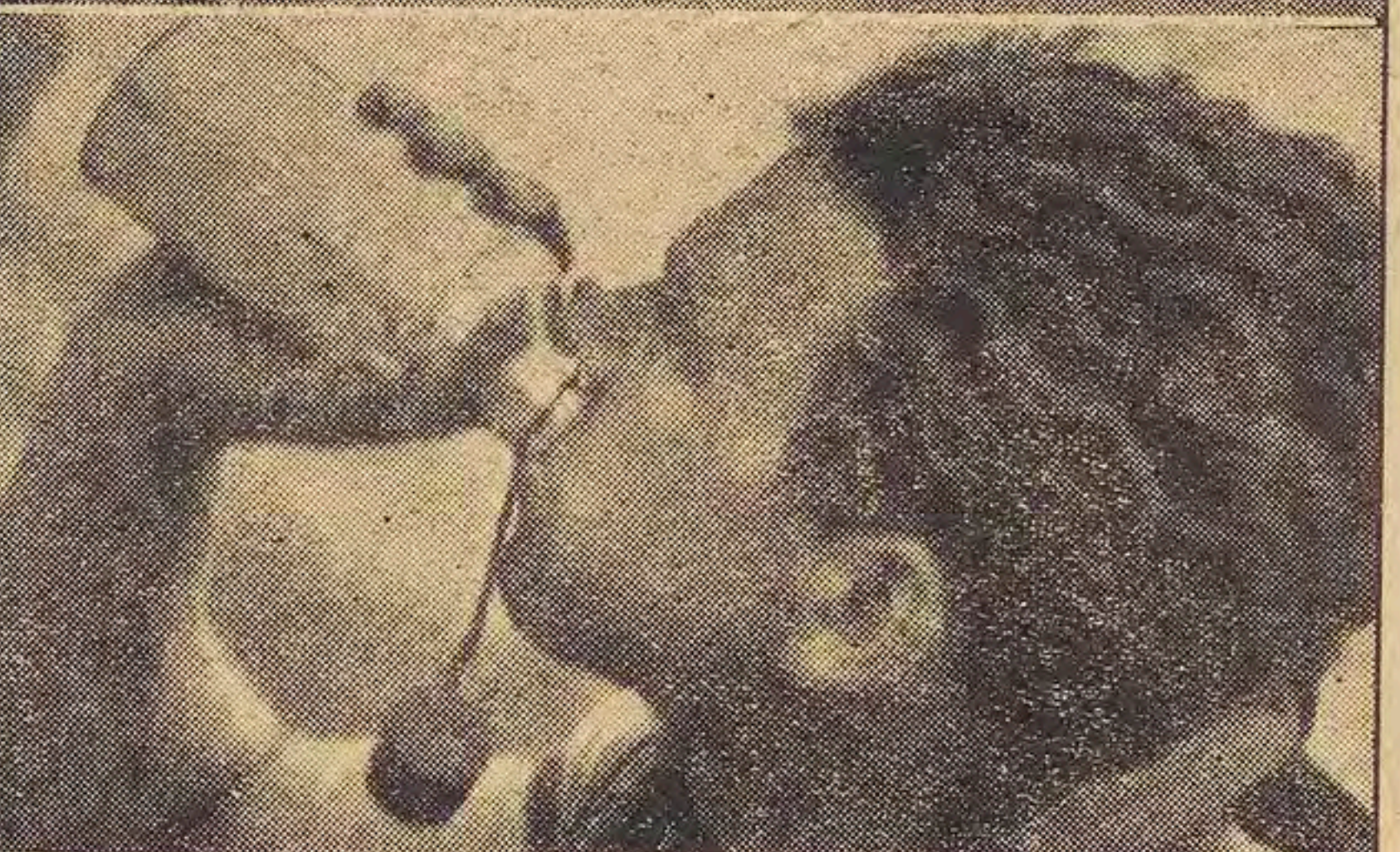
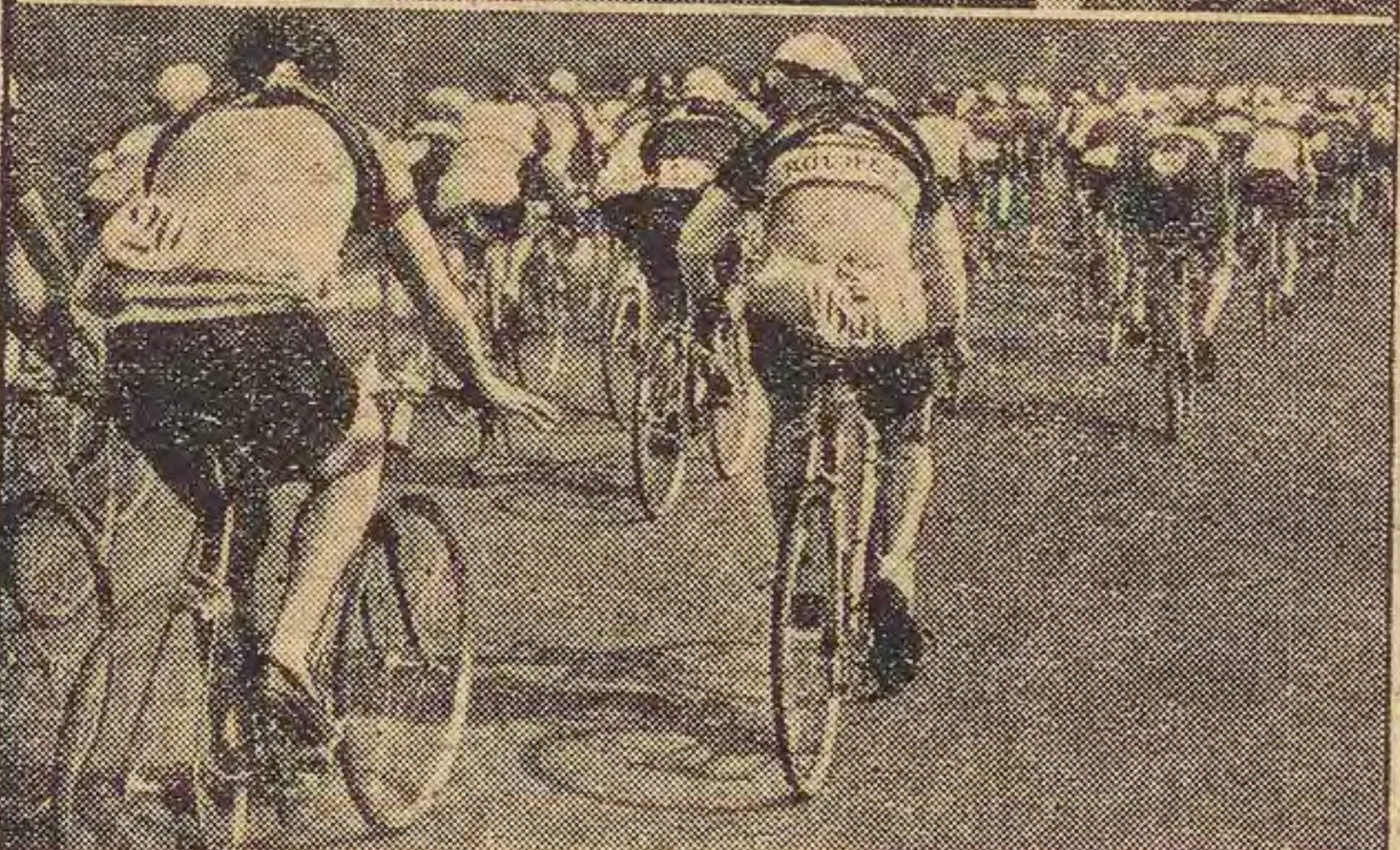
de la part des Courtois, Magnin, Irigaray, Jérusalem et du vieux lion Mattler, ne peuvent sortir leur char du fossé où il est embourbé, et il ne leur reste plus qu'à préparer leur prochaine saison. Mais Lyon, Metz, Bordeaux, le Red Star, Marseille, cherchent à se dégager. Tous les cinq ont gagné le dernier match joué. Tous les cinq ont marqué deux points qui les rapprochent de Sète, de Strasbourg, de Cannes, de Rouen, et il faut s'attendre, de leur part, à les voir continuer leur effort avec obstination.

L'enjeu est d'importance, les hommes de base, Aston, Bersoullé, Leduc, Simonyi (Red Star) ; Fuchs, Belver (Lyon) ; Zatteli, Dard, Bastien, Aznar (Marseille) ; Fortunel, Gallice, Arnaudeau, Pruvot (Bordeaux) ; Braun, Kemp (Metz), vont forcer leur talent pour le plus grand intérêt d'une compétition qui n'a peut-être jamais été aussi intéressante depuis sa création et qui n'a qu'un défaut, sa terminaison tardive.

Mais, en plus des rencontres du Championnat, quatre clubs, Lille, le Stade Français, le Red Star Olympique et le Stade Clermontois ont à songer à la Coupe de France, dont ils disputeront, dimanche, les demi-finales.

Dans les quatre camps on se prépare. Le Stade, à Hesdin, près de Lille (où il jouera contre le Red Star), le R.S.O., en forêt de Fontainebleau, et Lille, à Saint-Germain, dit-on, affinent leur préparation. Clermont paraît le parent pauvre de cette famille dont les membres vont s'entrebattre sans merci dimanche. Mais les footballeurs auvergnats possèdent un cran, une foi et une ténacité magnifiques.

On attendait VAN STEENBERGHEN le grand favori...



VAINQUEUR du Tour des Flandres, et grand favori de Paris-Roubaix, Van Steenberghe était la proie des photographes avant le départ et entre De Baer et Delacotte (première photo) il avait le sourire. Désireux de se ménager (et peut-être à l'excès) « Rik », n° 20, se maintint dès le début en queue de peloton (deuxième photo), prenant tout son temps pour boire (troisième photo) avant d'être obligé de descendre (quatrième photo). C'est la crevaisson, l'imprévisible aléa, la fuite du peloton, la fin du rêve doré de Van Steenberghe et de ses partisans. L'année prochaine, peut-être...



COURSE cycliste ? Rallye automobile ? On pourr s'y tromper... Et c'est l'un des aspects traditionnels de Paris-Roubaix, les routiers sur les trottoirs. Marcel Kint en tête et plus de deux cents journalistes dans les voitures dont le « moutonnement » s'estompé du lointain... Le Nord, ses pavés, les coureurs les évitent.

Pas mal, les Français,

par André

Le vent est certes un adversaire redoutable, mais j'ai vécu des Paris-Roubaix où il y en avait autant et il n'empêchait pas les coureurs d'attaquer, de montrer du mordant. Or j'ai remarqué, dans ce 44^e Paris-Roubaix, que les trois-quarts des coureurs, et alors qu'ils le pouvaient, n'essayaient pas d'attaquer par manque de confiance, par peur des risques. Et j'ai la conviction que la plupart des coureurs ne cherchent plus à gagner, mais à être à l'arrivée. Piètre ambition...

Dans les 40 derniers kilomètres je me suis surtout attaché à observer Français. Victor Pernaut n'est pas mal du tout. Il lui manque l'étincelle pour être un grand champion et aussi la confiance. Paul Néri m'a rappelé Félicien Vervaecke, parce qu'il est aussi vilain pédaleur que le Belge, mais comme lui, il est efficace, rageur, volontaire.

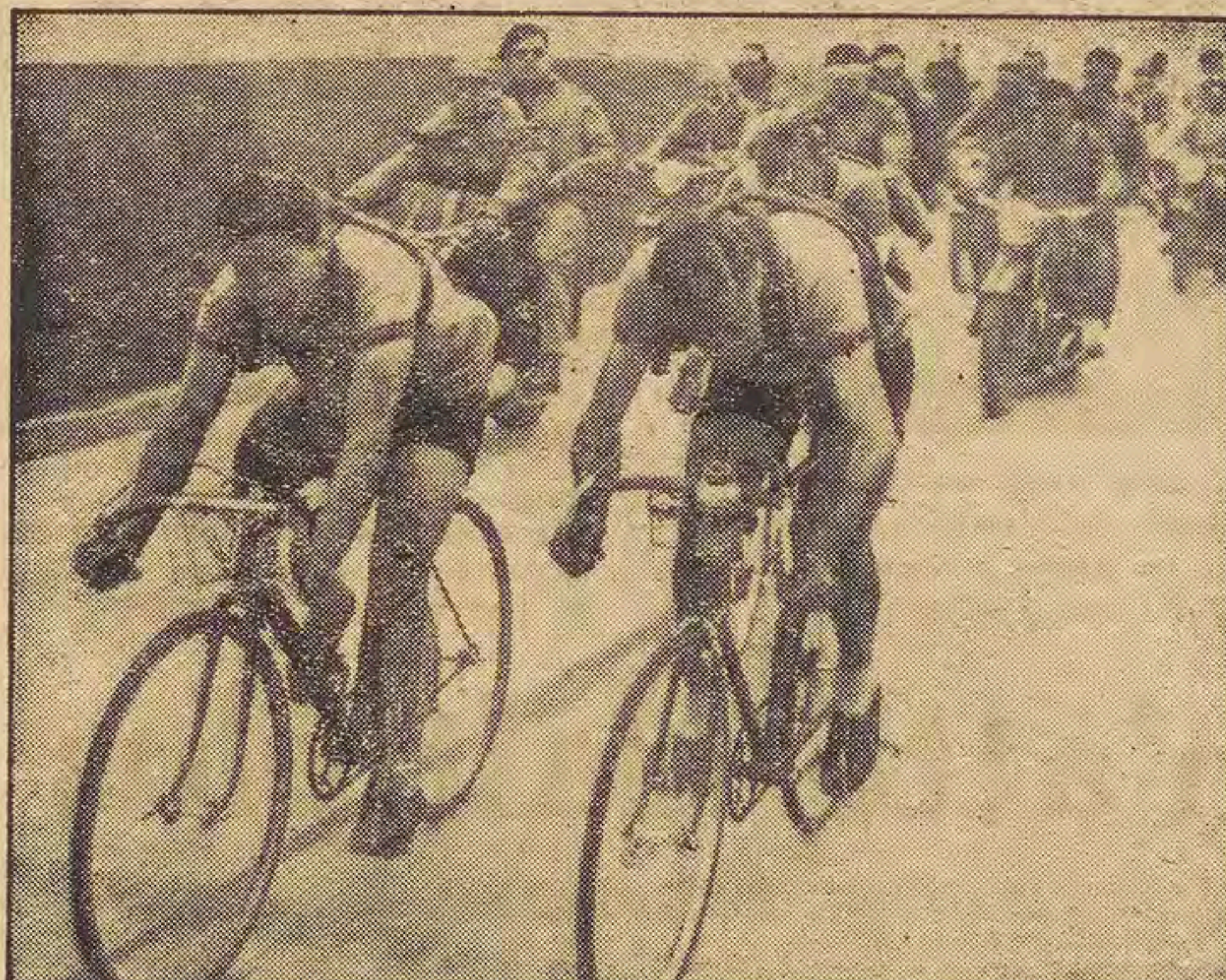
Roger Le Nizerhy est très bien ; il a belle allure, mais il n'a pas assez de mordant.

Je lui ai crié sur la fin de Paris-Roubaix : « Tu peux partir tout seul ». Il m'a répondu : « Non ! ». Peut-être sentait-il qu'il aurait dû essayer, car

s'il s'était trouvé en tête, son moral, découragé, aurait donné des ailes, alors qu'à 20 mètres derrière, il traîne un lourd fardeau. On aurait l'harmonie de son style.

J'en viens maintenant à Louis Gauthier pour Le Nizerhy — qui est plus vite que lui en somme. Au contraire, et alors qu'il a l'arrivée, c'est sur un démarrage sec de lâché.

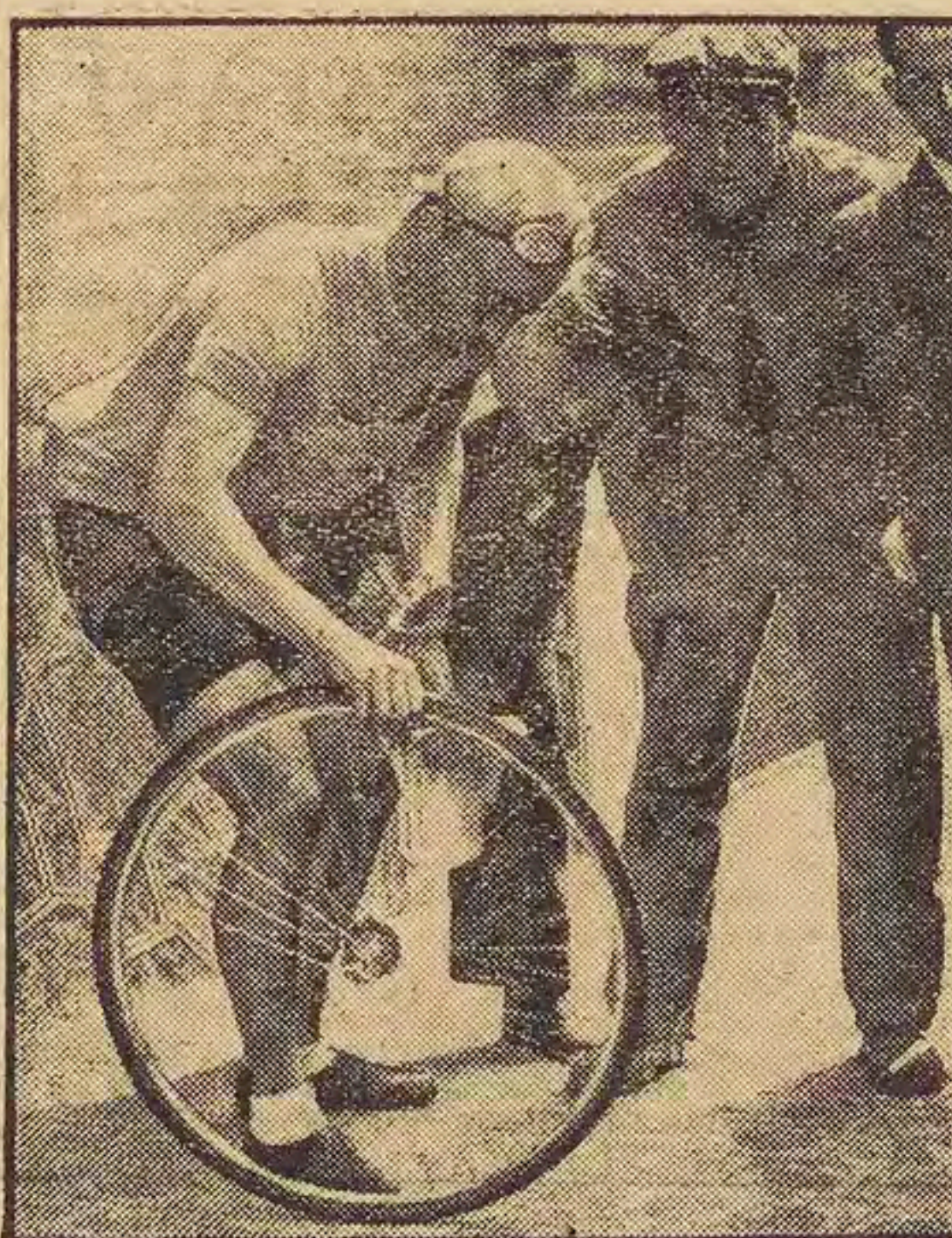
Le point de vue de Gauthier est définitif.



Le vélodrome est proche. La route est devenue belle. Un dernier effort et Le Nizerhy grimace, Gauthier s'applique, tandis que Claes suit « facile »...



Abandonnant les pavés inégales, Gauthier, Vervaecke...



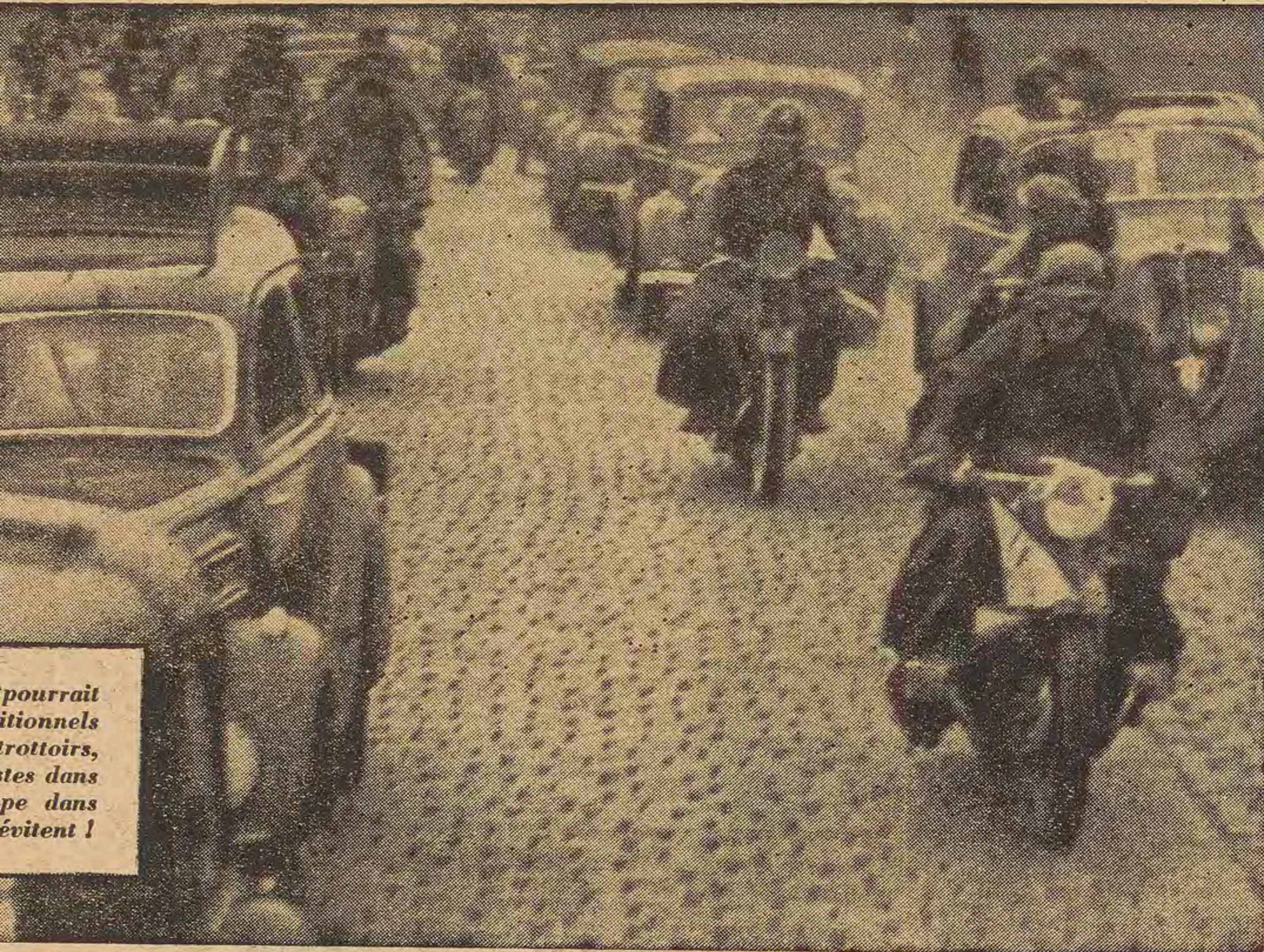
LA malchance, a écrit un confrère belge quelques années avant la guerre, c'est une « sorcière à gueule verte ».

Et cette sorcière est sans pitié ! Dimanche encore, dans Paris-Roubaix, elle a terrassé des hommes au moment où ils s'y attendaient le moins, des hommes qui s'étaient préparés depuis des semaines avec une assiduité digne d'un meilleur sort...

Et c'est ainsi que Donguillaume, lorsqu'il a mis pied à terre pour changer un boyau défilant, a perdu une chance sérieuse d'inscrire son nom au palmarès de Paris-Roubaix.

Car, après avoir réparé — et avec quel calme ! — Donguillaume rejoignait bien le peloton, mais au prix d'un effort





pourrait
tionnels
trottoirs,
tes dans
pe dans
évitent !

dans Paris-Roubaix...

é LEDUCQ

décuplé, aurait primé sa fatigue et lui
mètres de Claes et de Gauthier il sem-
aurait dit qu'il ne voulait pas rompre

Gauthier. A sa place je me serai sacrifié
le que lui au sprint — pour la maison,
il aurait dû le couvrir pour l'amener à
ec de sa part que son coéquipier a été

est défendable, car s'il n'avait pas forcé

l'allure, Claes et lui auraient été rejoints avant l'entrée du vélodrome par
Vlaemynck. Mais se trouvant à l'arrivée, qui dit que Le Nizerhy n'eût pas
trouvé les ressources nécessaires pour gagner au sprint ?

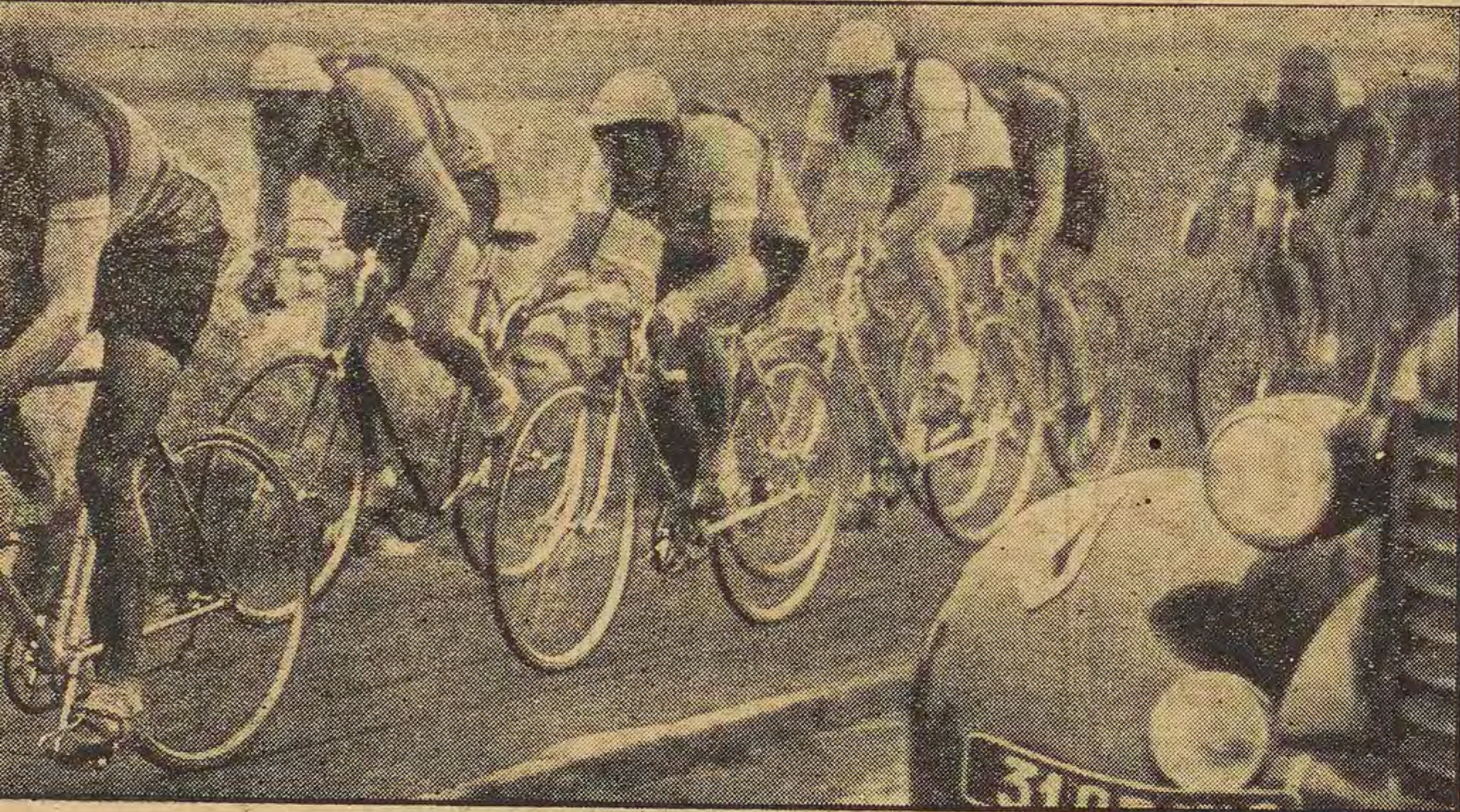
Emile Idée m'a fait bonne impression. En lui tout indique l'homme de
classe. Dommage qu'il ne soit pas encore au point ! J'ai remarqué aussi que
de nombreux coureurs ont été victimes de crampes. C'est le vent et la frai-
cheur qu'il apportait avec lui qui sont imputables de cet état de chose.

Pour conclure, je dois avouer que ce Paris-Roubaix ne m'a jamais donné
l'impression d'être plus dur que ceux auxquels j'ai participé et que les
valeurs étant égales, aucun coureur n'a vraiment écrasé ses adversaires.

Est-ce la cause du dérailleur ? En tout cas on peut affirmer qu'il y a
un nivellement à la base. 50 coureurs encore ensemble à Carvin, c'est une
image qui ne s'est encore jamais vue.

Mais, et cela me console, les Français, dans l'ensemble, et bien qu'ayant
été battus, n'ont pas été mal du tout...

(Recueilli par René Mellix).



égaux, les coureurs, après Carvin, ont bondi sur les trottoirs et ici, Lucien Teisseire mène à toute allure devant
ier, Vlaemynck, Idée, Thiéard et Delacotte. On est enfin passé « aux choses sérieuses »...

qui allait lui coûter
cher par la suite.

Encore put-il re-
porter.

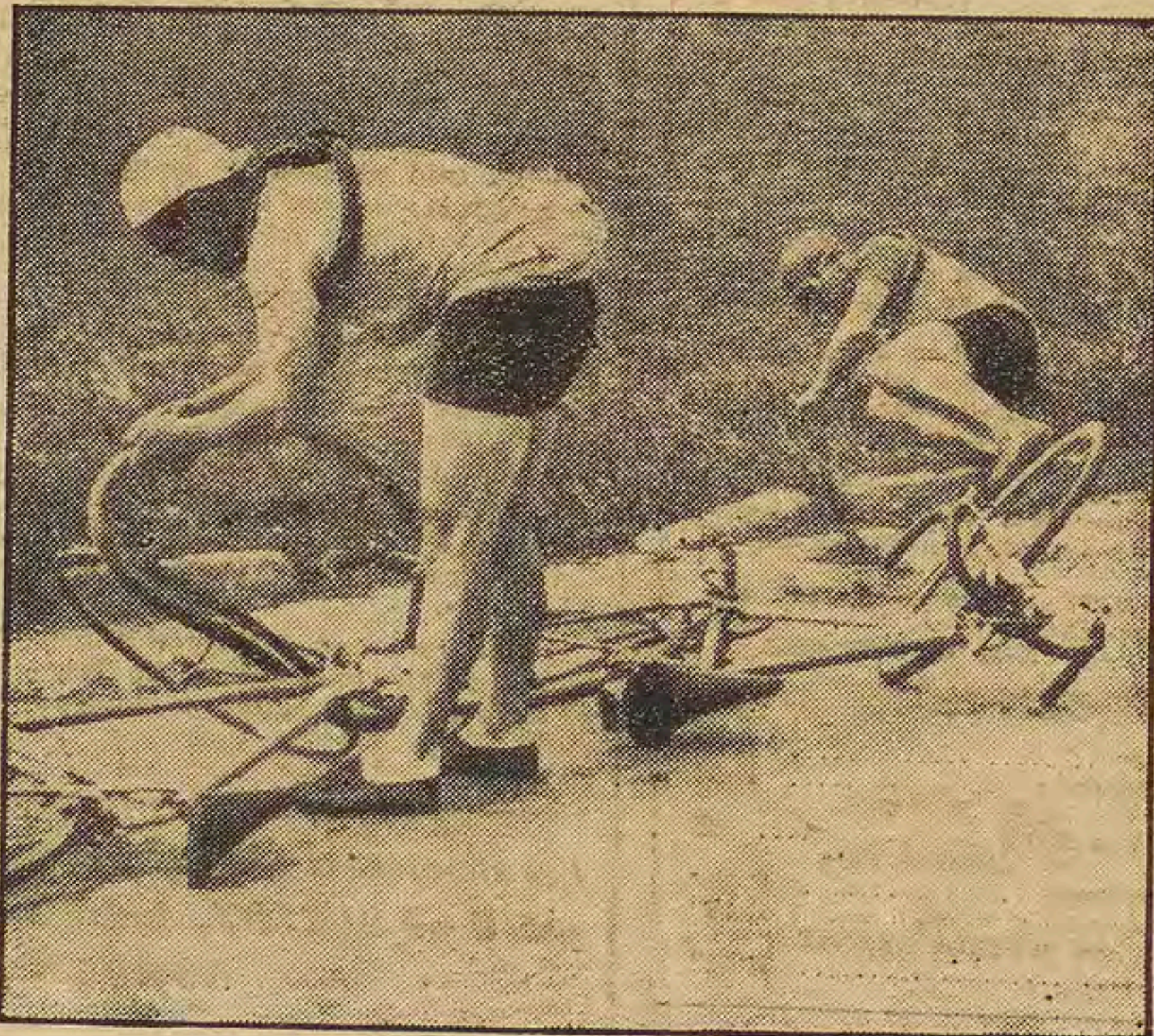
Le petit Robic, lui,
fut moins heureux
et la chute qui l'é-
tendit k.o. dans
l'herbe du bas-
côté de la route
le mit définitive-
ment hors de course.

Deux directeurs
sportifs se précipitè-
rent pour lui porter
secours, Oliveri et
Denarie, qu'on voit
courant à grandes
enjambées vers Robic
sans connaissance.

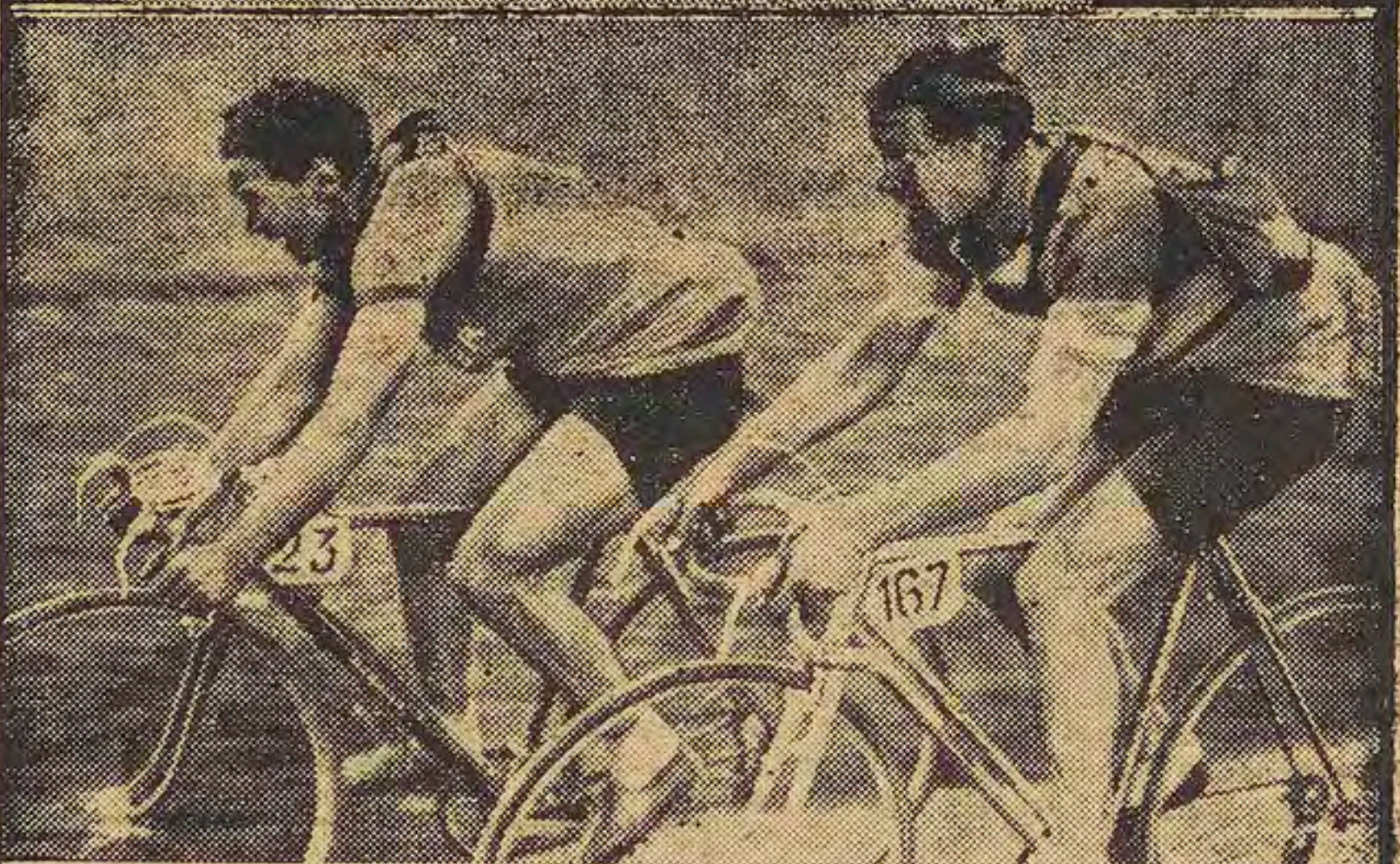
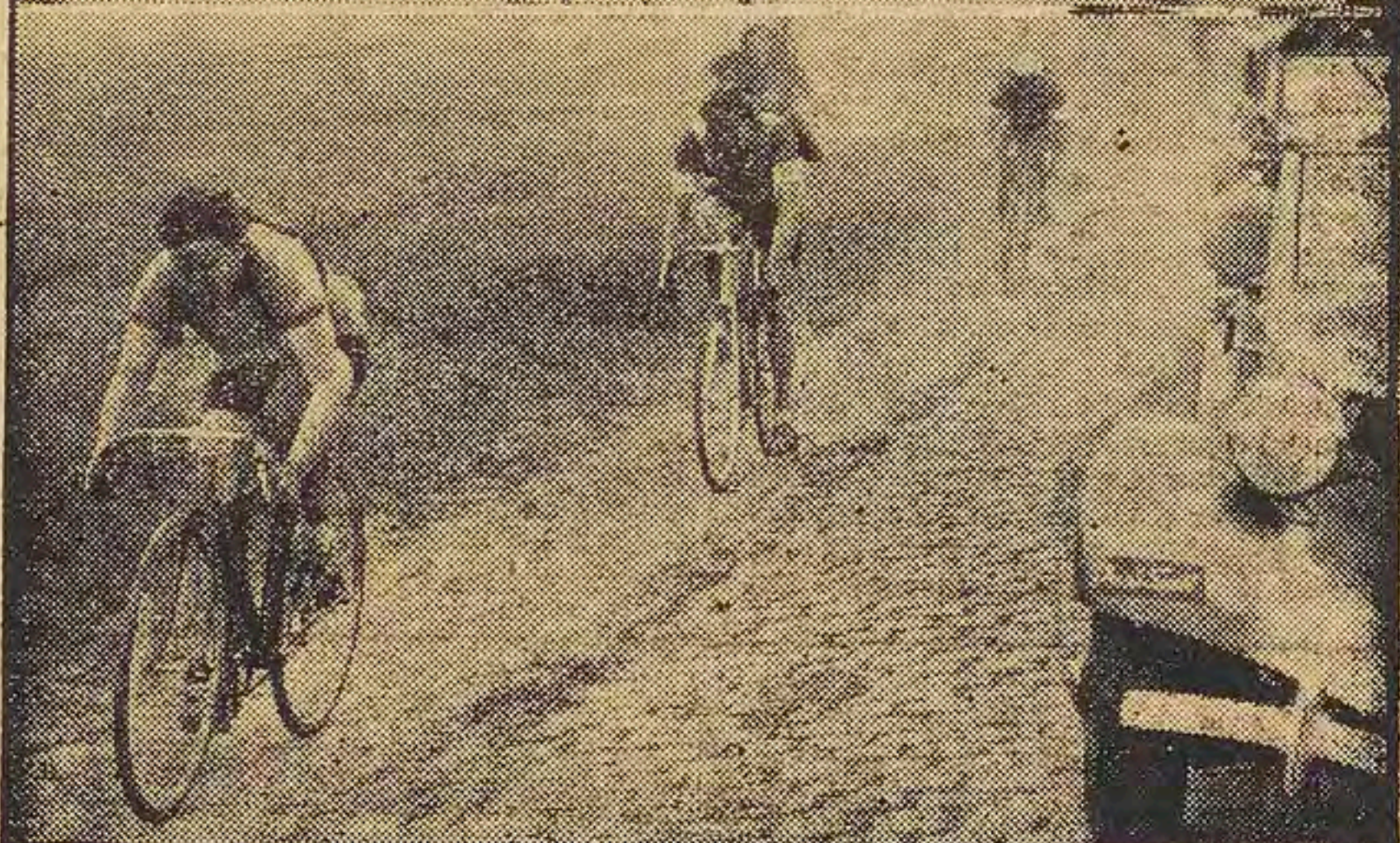
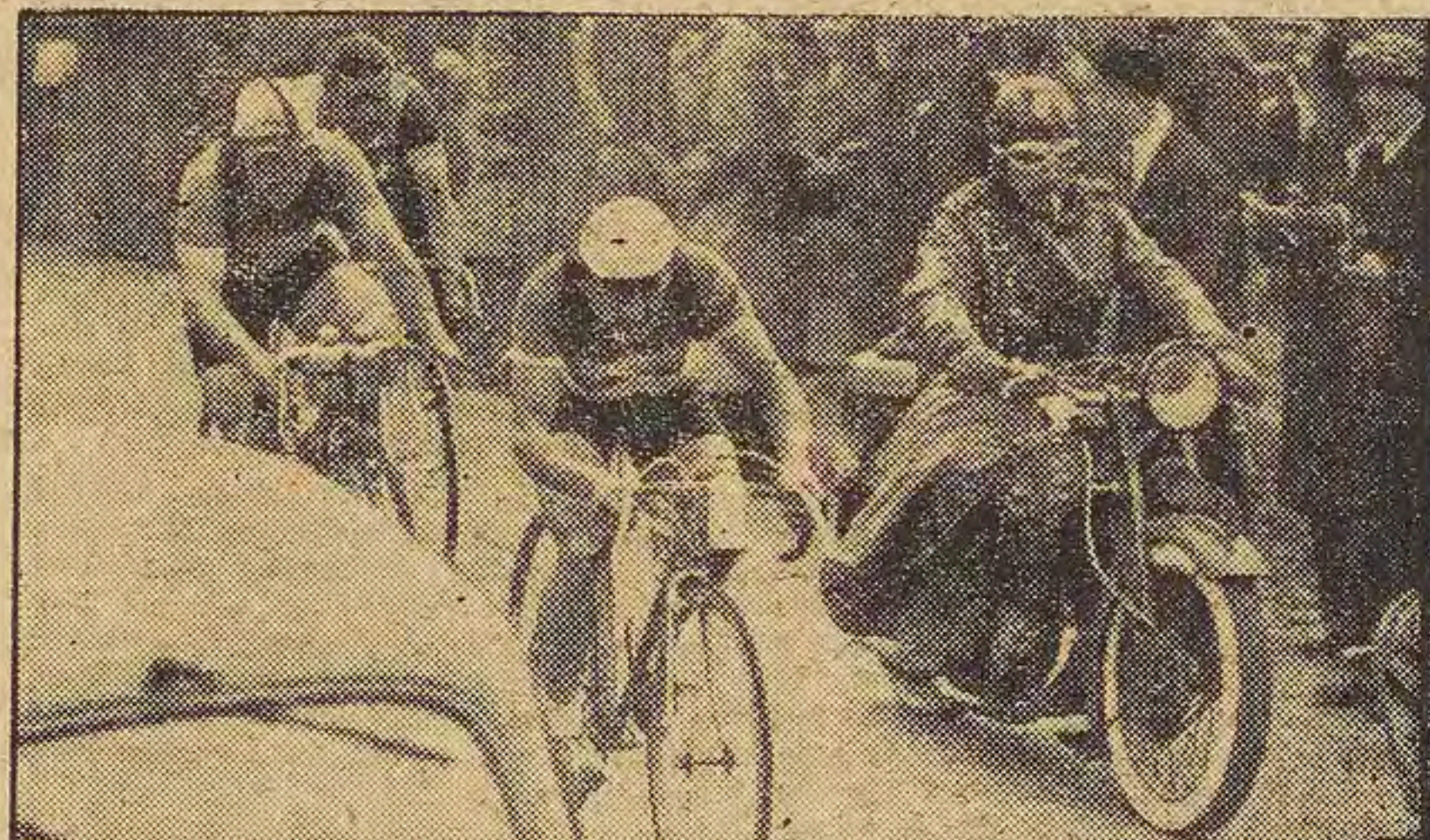
Un peu plus loin,
notre photographe a
« cueilli » au vol
deux autres mal-
chanceux : Blum,
qui répare, et
Goutal, qui est
tombé.

Impo- n d é rables
aléas... C'est l'envers
du décor pour toute
course cycliste !

L'homme propose...
Les crevaisons et
les chutes dispo-
sent...



...et c'est l'outsider
GEORGES CLAES
qui a surgi !



A U sommet de la côte de Doullens, première difficulté de la course,
trois hommes étaient détachés : Paul Néri, Dolhats et Claes, tête
nue (première photo). Et Claes allait rester au commandement
jusqu'au bout, affirmant ses prétentions à la victoire dès Wattignies, ob-
derrière Le Nizerhy (deuxième photo), il devint menaçant, passant bien-
tôt Le Nizerhy, guetté par la défaillance (troisième photo), pour rester
seul avec Gauthier et le battre au sprint, avant de connaître la grisette
du tour d'honneur (quatrième photo).

Quand les Français attaquent... ...sur les pavés et sur le gazon

A 24 heures d'intervalle j'ai vu les Français attaquer. Mais en procédant de deux manières bien différentes, qui amènent naturellement des résultats opposés.

Tandis que, sur les trottoirs et les pavés des laborieuses cités du Nord, au milieu des crassiers qui coupent de lignes sombres l'infini des mornes horizons, les Français Teisseire, Idée, Néri, Rémy, Muller, Pernac, Le Nizerhy, Gauthier attaquaient tour à tour sans pousser à fond leur avantage, les deux derniers excepté (avec des fortunes diverses d'ailleurs), à Colombes, les rugbymen au maillot bleu réussissaient à vaincre, en culbutant ou en perçant les légions galloises au maillot rouge.

Mais le jour de Pâques dans le Nord, le lendemain dans la banlieue de Paris, l'esprit offensif anima les sportifs de France. Sur les routes du Nord ils ne purent cueillir le fruit de leurs efforts, pour la simple raison, c'est qu'ils semblèrent ne pas croire en eux, c'est qu'ils tentèrent des essais sans assez grande conviction. Manquaient-ils d'entraînement, d'esprit de compétition, d'endurance, de distance ? Peut-être.

Mais hantés par le démon des Paris-Roubaix uniquement belges dans leur conclusion, ils manquèrent de confiance après avoir osé. Ils se sentaient prêts à l'escarmouche, au combat de franc-tireur, non à la grande bataille.

Cette irrésolution leur fut fatale en permettant à un lévrier belge de la route de réaliser ce qu'un Charles Pelissier, modèle auquel il s'apparente grandement, ne put jamais réussir. Il faut pourtant savoir gré

à quelques Français, à des Méridionaux notamment, d'avoir tenté quelque chose alors que leurs rivaux, diminués, me sembla-t-il, par la sorte d'obsession que Van Steenberghe fait peser sur eux, temporisaient, attendaient la défaillance adverse dans une fâcheuse tendance générale et d'ordre tout à fait négatif. Et pendant qu'à mes côtés André Leducq encourageait de la voix Roger Le Nizerhy, le ressuscité des stalags, qui lançait joyeusement au-dessus des voitures quelques traits joyeux à son contemporain Bonduel, je songeais combien la domination du grand Van Steen, même absent, même battu, pesait sur l'esprit des coureurs belges.

Avant le départ, j'avais trouvé quelques-uns de ces lions flamands habituellement si gonflés pour Paris-Roubaix frappés de stérilité par ce mot qu'ils répétaient à satiété : — Van Steen nous est supérieur à tous, lorsqu'il part et qu'il veut gagner il n'y a rien à faire pour l'en empêcher.

Claes, pour avoir su résister à cette hantise de la supériorité du grand routier-sprinter, pour avoir songé peut-être à l'imiter, récolta. Mais ne fut-il pas l'élégant bénéficiaire des escarmouches dans lesquelles s'étaient lancés les Français ?

Un grand V tricolore

A Colombes, ce fut une tout autre affaire. L'équipe de France de rugby voulait terminer sa saison par une grande victoire. Elle avait le moral, un moral formidable, magnifiquement entretenu par les sélec-

tionneurs Jauréguy et Lerou, elle tenait la forme, la grande forme, elle avait adopté une méthode, en avant notamment, qui porta ses fruits. Aussi n'eut-elle qu'une tactique : l'offensive, à outrance, et l'esprit d'initiative, la décision prompte de chacun des éléments bien réglés de cette souple mécanique donnèrent les résultats que l'on sait. Et pourtant Galles s'était renforcé en avant et conservait ses meilleurs joueurs en lignes arrières. Mais rien n'y fit : l'équipe de France était et est imbattable.

Ils étaient plus lourds et plus grands qu'à Swansea, et pourtant nous les avons mieux tenus, précisait Prin-Clary.

Nous avons adopté à la touche une méthode avec Vollot n° 1, Moga n° 2, Prin-Clary n° 3, alors que j'occupais le poste 5 à l'appel qui nous réussit parfaitement, intervenait Massare.

Si nos avants furent les rois incontestés du terrain, nos lignes

arrières, impeccables en défense, tentèrent cette fois quelques bien jolis mouvements, après avoir maté les trois Williams et neutralisé M. Tanner...

Ah ! si nous avions pu jouer derrière de tels avants autrefois ! s'exclamaient des trois-quarts de l'époque héroïque.

Un jeu français est né

Mais Jacques Dédet, qui fut un excellent joueur d'attaque et un parfait technicien du rugby, intervenait, approuvé par le rapide ailier Lesueur, pour proclamer :

Jamais nous n'avons eu à n'importe quelle autre époque une aussi belle équipe de France. Elle est supérieure nettement aux meilleures que nous ayons connues parce que plus complète dans toutes ses lignes, plus ardente, sans point faible, et réduisant au minimum les occasions offertes à l'adversaire...

par Gaston BENAC

Et il ajoutait :

Il faut le reconnaître, il existe aujourd'hui un jeu français en rugby, jeu qui procède suivant une méthode souple, d'inspirations supérieures et plus spontanées que celles qui peuvent naître du côté britannique. Contre ce jeu-là nos adversaires paraissent mal adaptés, mal armés. Il y a encore de belles victoires en perspective...

C'est tout à fait mon avis. Le jeu français, moyen dans l'équipe de club, parce que dominé par la crainte de la marque, retrouve toute sa vertu, toute sa virtuosité lorsque les élites des élites qui se connaissent se trouvent assemblées. Et ces hommes venus d'horizons différents se comprennent alors à tel point que, sous le maillot de l'équipe de France, se trouve constituée la plus homogène équipe de club du pays.

PREMIÈRES PAROLES DE GEORGES CLAES après sa victoire

par René MELLIX

Jusqu'à présent, en Belgique, on le considérait, sûrement à tort, d'être un garçon fragile. Pourtant, pour gagner un Paris-Roubaix dans les conditions atmosphériques de dimanche, avec une roue terriblement voi-

moment où commençait véritablement « l'enfer du Nord », au virage de Wattignies. Pas un seul instant il ne s'est occupé de sa roue, qui menant une sarabande effrénée entre les deux pattes de sa fourche arrière, frottant sur les patins de frein, lui occasionnait une fatigue supplémentaire tout en ralentissant son effort.

Ce n'est pas le moindre mérite de cet outsider sur lequel personne ne comptait, sauf peut-être son directeur sportif, M. Vermeulen, qui, avant le départ, disait à qui voulait l'entendre, en désignant Claes : « Le vainqueur, c'est lui ».

“Ce bouquet, j'irai le porter sur la tombe de ma mère, morte il y a un an”

lée cinquante kilomètres avant le but, il ne fallait pas avoir été élevé dans du coton. Nombreux à sa place auraient trouvé une excuse, se seraient démolis rien qu'à la pensée que leur roue arrière ne tournait pas rond, donnaient du tirage.

Lui, au contraire, a tenté le tout pour le tout. Il a osé attaquer à vingt-deux kilomètres de l'arrivée, au

Pour une fois, le représentant des cycles « Rochet » ne s'est pas trompé et, pour lui comme pour son poulain, ce Paris-Roubaix a été l'occasion d'une première et grande victoire, la plus belle de ce début de saison 1946. Triomphe de la persévérance, des efforts accomplis de part et d'autre et jusqu'ici peu récompensés. Ce n'est que justice.

“Dieu ! qu'il est beau...” Mais les élégantes des Arènes du Prado ont à peine eut le temps d'admirer Laurent Dauthuille

MARSEILLE.

EVIDEMMENT — et c'est le lieu qui veut ça — on vient un peu à la boxe, à Marseille, comme on se rend à une corrida.

Quelle idée aussi, disait le manager Ocquinarenne, qui ne manque pas d'humour, de faire ça dans des arènes.

Des arènes qui ne sont tout de même pas sanglantes. Ou qui, si elles le sont, font rapidement toilette, car une hémorragie nasale ou une arcade ouverte, laissent peu de traces sur un ring...

Il y a tout de même des drames dans cette arène. Ainsi, dimanche, avec Toniolo ! Et quelle rapidité dans le drame... A peine si les élégantes des fauteuils de ring eurent le temps d'admirer l'impeccable plastique de Laurent Dauthuille et de murmurer : « Dieu qu'il est beau ! »

Car en 1° 13", autrement dit en 73", tout fut consommé, Toniolo à terre, Michelot, son manager, jetant l'éponge et Dauthuille, tout souriant, enfilant son peignoir sur ses chairs dorées...

« Au revoir, mesdames et messieurs, à la prochaine ! »

Car Dauthuille reviendra à Marseille. Il a plu. On ne le connaissait pas mais on l'appréciait par oui-dire. On l'a apprécié de visu. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Quand Dauthuille retournera à Marseille il aura affaire à un « client » plus sérieux en la personne de Mastrantuano, vainqueur dimanche, précisément sur ce même ring du Prado, du rude Polonais Pankowiak.

Mastran devra se méfier. Il donne beaucoup de coups mais il manque de puissance.

Dauthuille, par contre, a des poings qui ne pardonnent pas.

Pour avoir triomphé de Dauthuille à leurs débuts respectifs, Toniolo en doutait. Aujourd'hui, il doit avoir compris.

« Qui s'y frotte s'y pique. »

C'est, en somme, le nouveau slogan publicitaire de Dauthuille, mais Dauthuille n'a pas besoin de publicité.

Si Krawsik ne s'était emparé dans le jeu défensif du Suisse Flury, les Marseillais, qui en sont friands, eussent été les témoins d'une autre mise hors de combat — j'allais écrire à mort... — rapide.

Mais le Polonais a tardé. Et ce n'est qu'à la fin du dixième round qu'il découvrit le menton de Flury. Un peu tard, un tout petit peu trop tard. Le gong sonnait...

Krawsik s'en est consolé. Flury aussi...

Tony TEMPESTI.

Les Annamites n'ont pas le battement japonais...

ils ont le rythme américain

Ce n'est pas sans étonnement, qu'on avait appris, il y a quelque six mois, le palmarès des championnats d'Indochine 1944 : Le Villain, 1° 1" au 100 m., et un temps meilleur au 100 m. que le record de France !

C'est qu'en 1939, il n'y avait pas de natation indochinoise. Et voici que les premiers nageurs français d'Indochine rentrent en France : Le Villain est en route, Menguy et Guiguer, apprentis toubihs, sont à Paris, dans une chambre où traînent des ossements humains et des pièces anatomiques.

Il existe, en Indochine, deux natations distinctes : l'euro-péenne et l'annamite, avec leurs clubs et leurs piscines. Elles ne se retrouvent face à face que lors des championnats... et encore : les Européens sont les sprinters ou des « dossiers », tandis que les Annamites ont le monopole des longues distances et de la brasse.

Le climat, nous explique Menguy, doit y être pour quelque chose, il semble que notre résistance à l'effort long soit un peu émoussée, tandis que, pour le sprint, la vie au grand air — j'ai du mal à m'habituer à vivre en pantalon — et quelque peu animale qu'on mène là-bas nous donne plus de vitesse initiale.

Le style ? Nous travaillons beaucoup sur les jambes, et des bras nous avons une cadence rapide en cherchant l'eau tout de suite en profondeur, après une attaque fauchante. C'est bien un style de sprint ; pour la distance, nous allongeons plus sur chaque attaque.

Les Annamites, beaucoup plus frêles d'apparence que les Japonais, mais doués aussi d'une extraordinaire souplesse, n'ont pas adopté le battement japonais, genou très bas et jambe pliée, ils pratiquent avec beaucoup d'efficacité le battement classique américain. En brasse, par une cadence rapide, un mouvement de bras court et un ciseau très « poussé » en arrière, ils ont une position très haute sur l'eau.

La natation indochinoise, avec ses premiers plans annamites et européens, est en passe de se hisser au niveau international, et il faudra bientôt compter avec elle.

Mais les Japonais continuent à avoir un style qui leur est propre, car, déjà swings, les Annamites ont le rythme américain.

J.-B. GROSBOURNE.

LES MEILLEURS INDOCHINOIS

100 METRES		1.500 METRES	
Le Villain	1° 1"	Meslier	1° 5"
R. Menguy	1° 2"	Le Scouezec	1° 5"
Campana	1° 2"	Das Van Minh	22"
Moitessier	1° 3"	100 METRES DOS	
De Boisvilliers	1° 3"	Le Scouezec	1° 16"
Guiguet	1° 4"	A. Menguy (à 14 ans)	1° 20"
Te	1° 4"	200 METRES BRASSE	
Danh	1° 4"	Le	2° 54"

MICHEL POMATHIOS va faire un essai sur la cendrée

EN attendant d'être le trois-quarts aile titulaire de l'équipe de France, ce magnifique athlète de 22 ans va se mettre sérieusement à la piste.

Quels sont vos meilleurs temps ?

avons-nous demandé à l'Agenais. — 11 s. 2/10 aux 100 m., 51 s. 2/10 aux 400 mètres, mais ces deux performances ont été réalisées sur de mauvaises pistes.

Cette année pourrez-vous vous entraîner ?

Oui, je suis professeur d'éducation physique au lycée d'Agen, et,

sous la direction de l'ancien champion du saut en hauteur Labat, je vais travailler mes débuts et ma résistance, et nous aurons enfin une piste.

Quand on est doué, comme Pomathios, il serait fâcheux de ne pas utiliser, durant la période d'été, d'aussi magnifiques qualités. 1 m. 85, 88 kgs, Michel n'a pas l'accent des bords de la Garonne...

Oui, mon grand-père était Grec, je ne peux le nier, mais je suis Bressan.

...Et Yves Bergougnan s'essaye en hauteur

Si Pomathios est un passionné du sprint, Bergougnan, de son côté, est un chaud partisan du saut en hauteur, et ses performances ne sont pas négligeables. Pourtant Bergougnan hésite à se consacrer trop vite à l'athlétisme. Et, en effet...

Du saut en hauteur, nous a dit Bergougnan, de son côté, oui, bien sûr, mais il reste encore la Coupe, et je compte bien jouer la finale contre Pau, et la gagner.

Après, au stade, avec quelques copains, nous nous essayerons sur la piste, mais pour moi, ce sera un délassement, car la saison de rugby est longue.

Si je vois que ça marche, je participerai à quelques réunions, mais l'athlétisme ne sera que mon violon d'Ingres.

Quand tous nos trois-quarts penseront de même, le quinze de France aura des attaquants qui marqueront...

Ils seront vite, ils auront de la détente.

Et peut-être — pourquoi pas ? — si la réciprocité est vraie, verrons-nous Valmy et Audouy jouer au rugby.

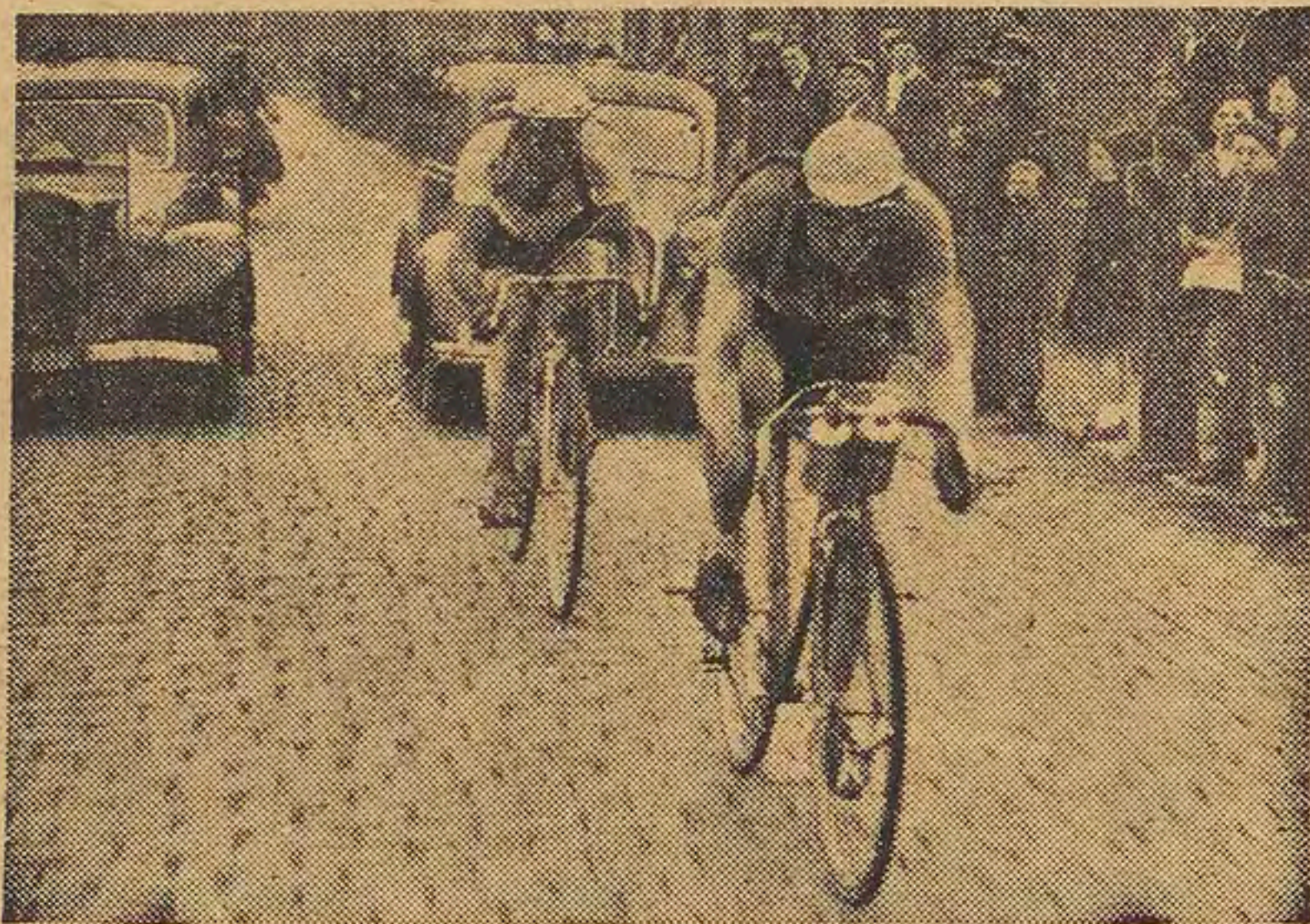
G. de FERRIER.

L'ABONDANCE DE L'ACTUALITE NOUS CONTRAINT A REMETTRE A LA SEMAINE PROCHAINE LA SUITE DU GRAND RECIT DE Félix LEVITAN

“Les vingt ans de boxe de Marcel Cerdan”

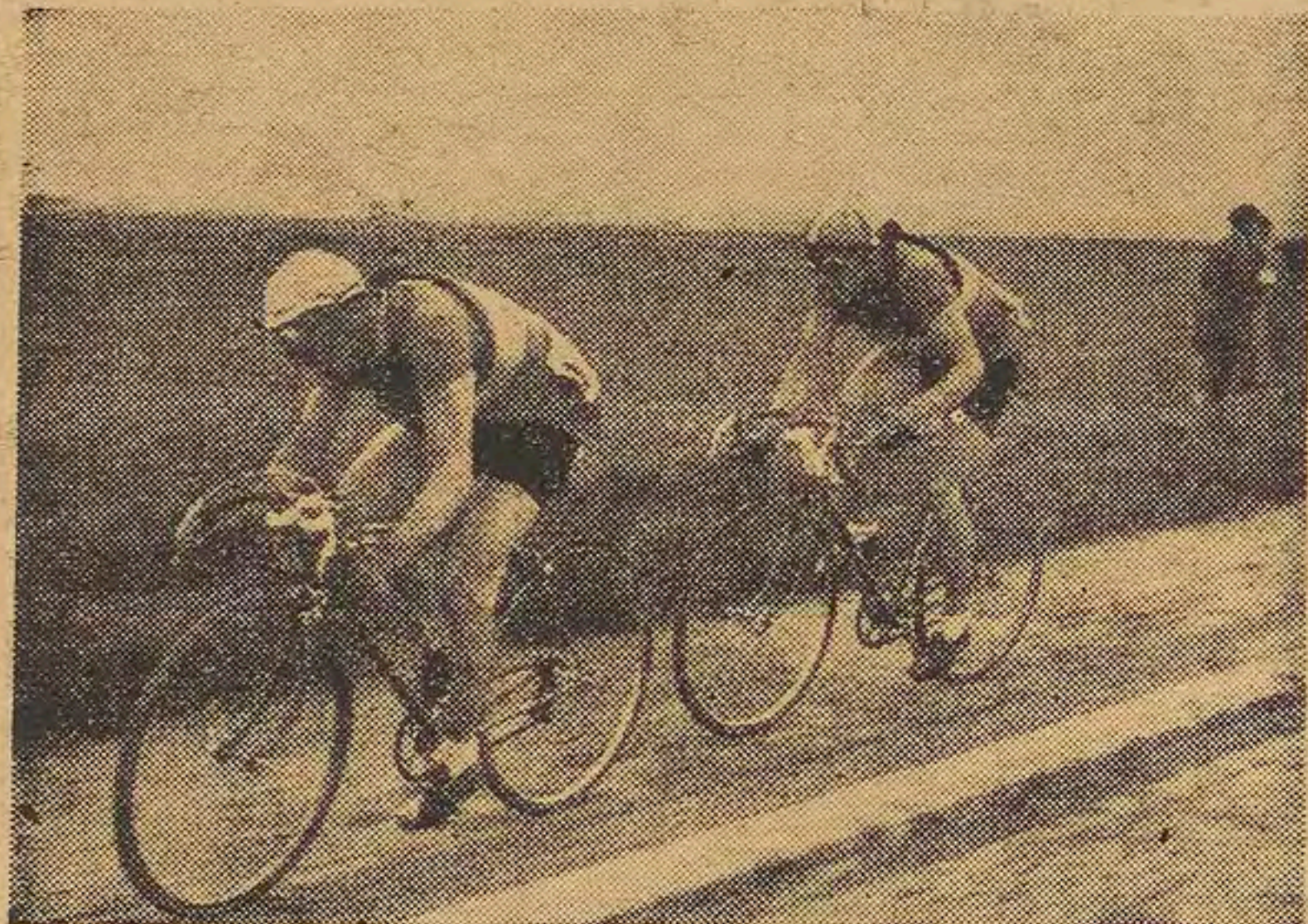
Les reportages photographiques de ce numéro ont été réalisés par René BERLOT, André AVELINE, Angelo MASO, Jacques NORMAND, Paul LOUIS.

LE MIDI BOUGE...



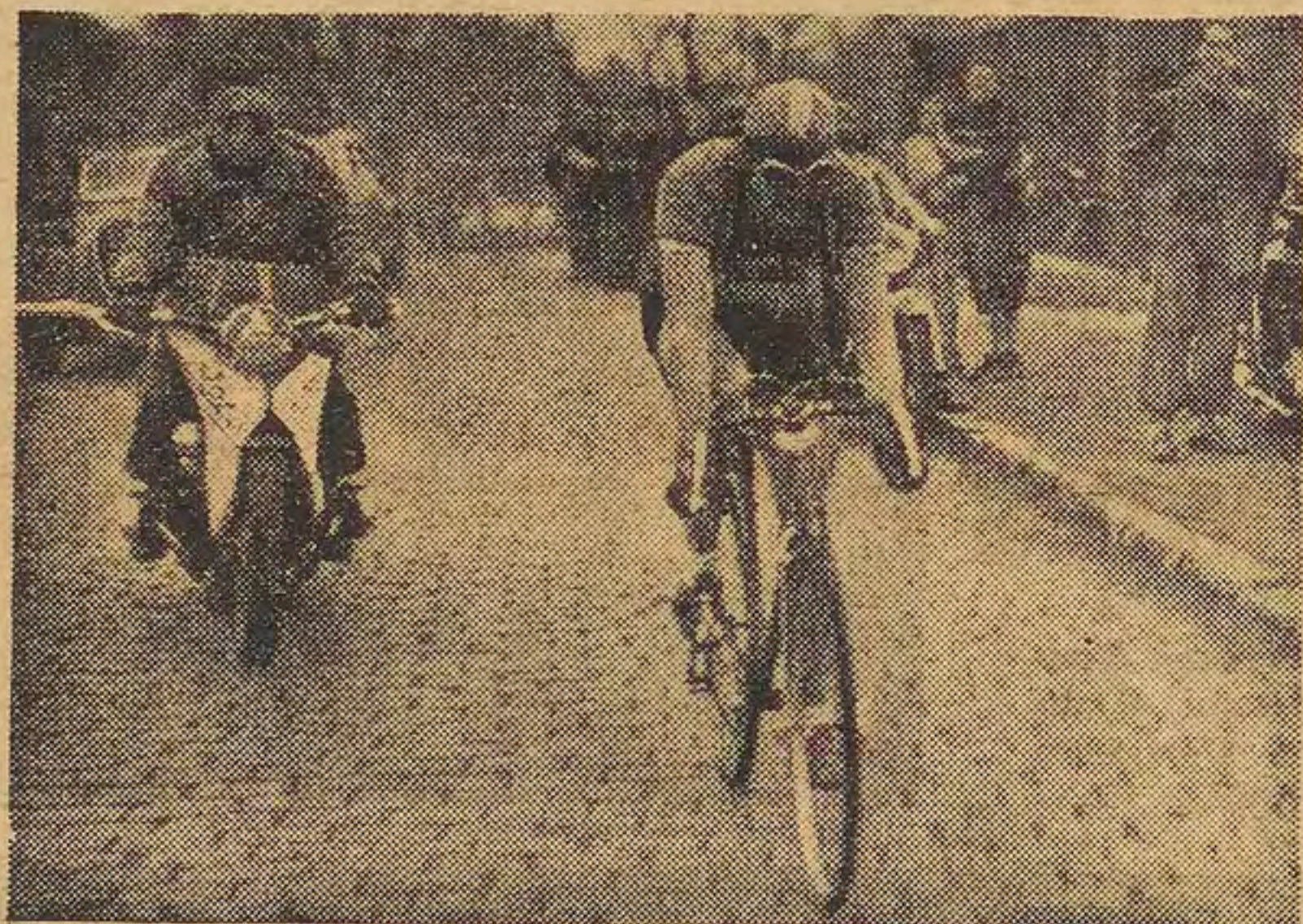
Sur les pavés du Nord, le Marseillais Raoul Rémy ne semble pas à sa place. Pourtant, c'est lui qui a attaqué. Il mène très fort devant le Parisien Muller. On retrouve en lui l'homme des courses contre la montre.

— Tous mes compliments, dit Romain Maes à Georges Claes. Je n'ai jamais pu gagner Paris-Roubaix, mais je te souhaite de remporter le Tour de France, comme moi, en 1935. Et de terminer journaliste et bistrot comme moi...



Effort sudiste sur les trottoirs du Nord. Les Marseillais Rémy et Pernac, à quelque 1.100 kilomètres de chez eux, animent la fin de Paris-Roubaix. Hélas ! Rémy sera victime d'accidents mécaniques dans Seclin et disparaîtra sans avoir récolté le fruit de ses efforts.

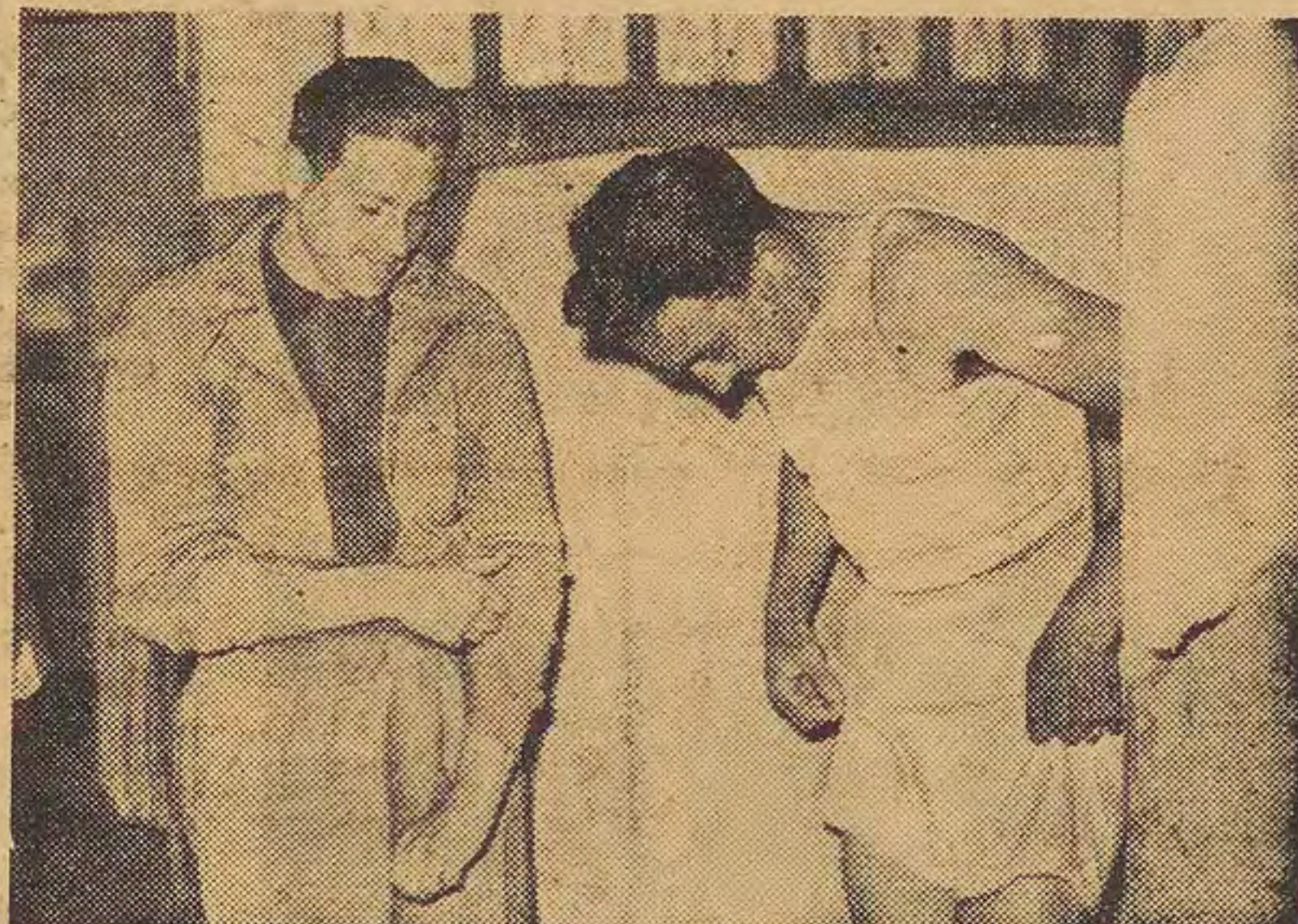
— Je te félicite, dit Marcel Kint à Frans Bonduel. Ce que tu as fait à 39 ans est magnifique. » Et il ajoute : « Ah ! si je n'avais pas été tant marqué. Mais chaque fois que j'essayais de partir on sautait sur ma roue. »



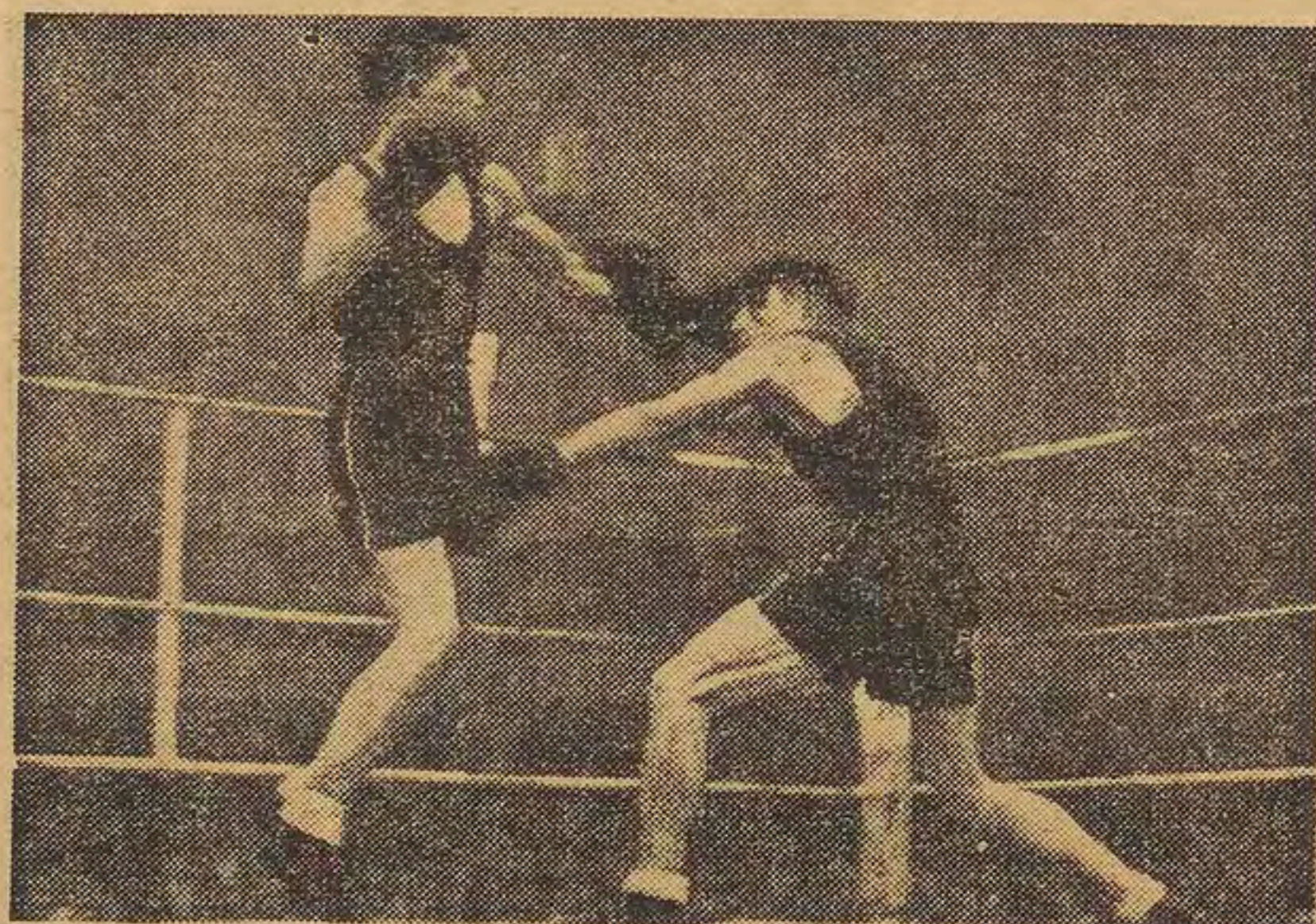
Victor Pernac, resté seul après les accidents mécaniques de Muller et de Rémy, roule à fond sur les pavés du Nord, qui lui rappellent ceux d'Aubagne. Le beau pédaleur s'est retrouvé d'un coup et tous les espoirs sont à nouveau permis à ce bel athlète plein de classe.

— Nous n'avons pas eu de chance, dit Pernac, déjà rhabillé, à Emile Idée, encore en caleçon. Pourtant nous avons attaqué... Et j'en gagnerai une belle avant longtemps, ajoute Idée, car la cadence est bonne.

CONGRATULATIONS...

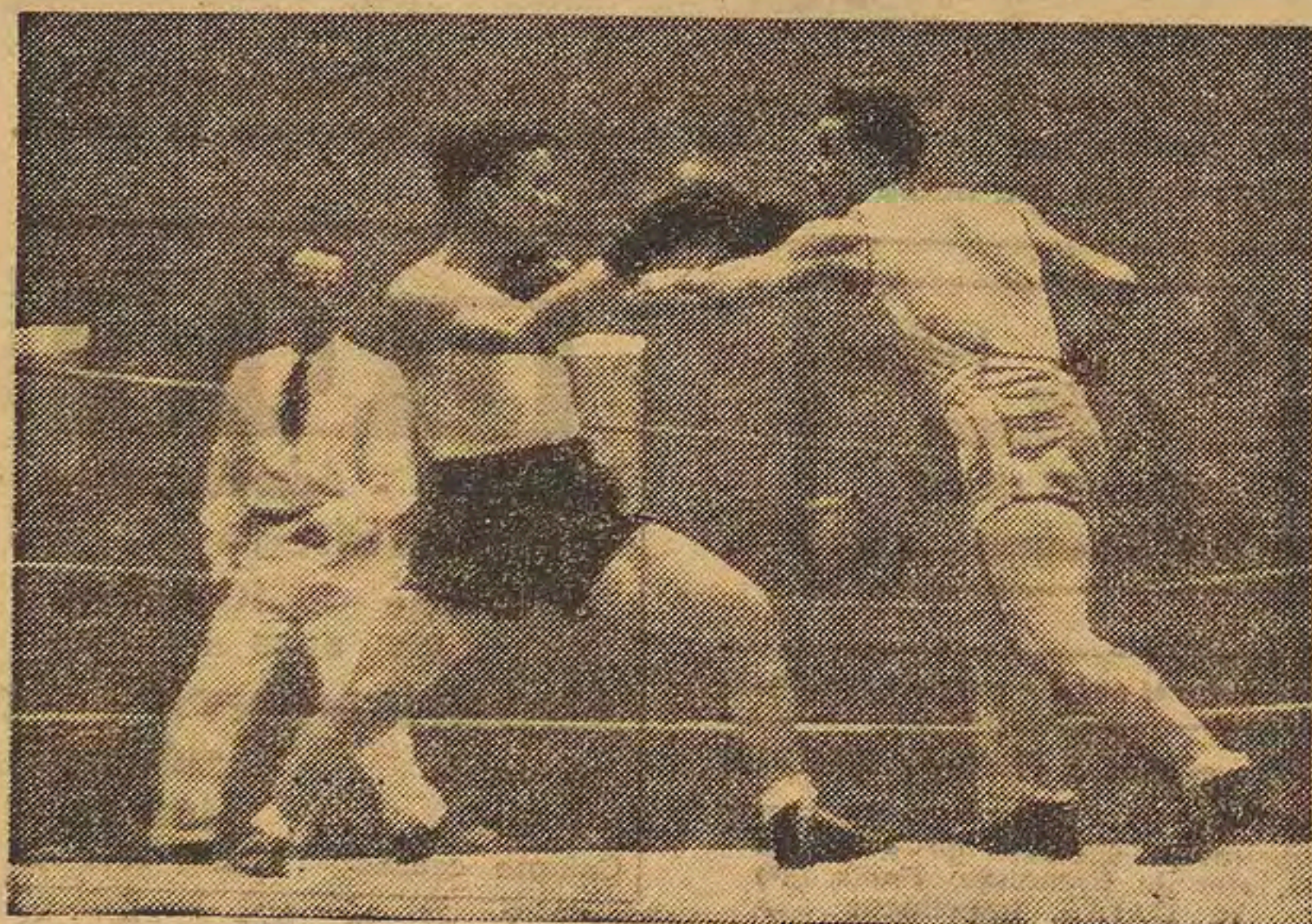


MECONNUS, LES BOXEURS PROVINCIAUX SE VENAGENT...



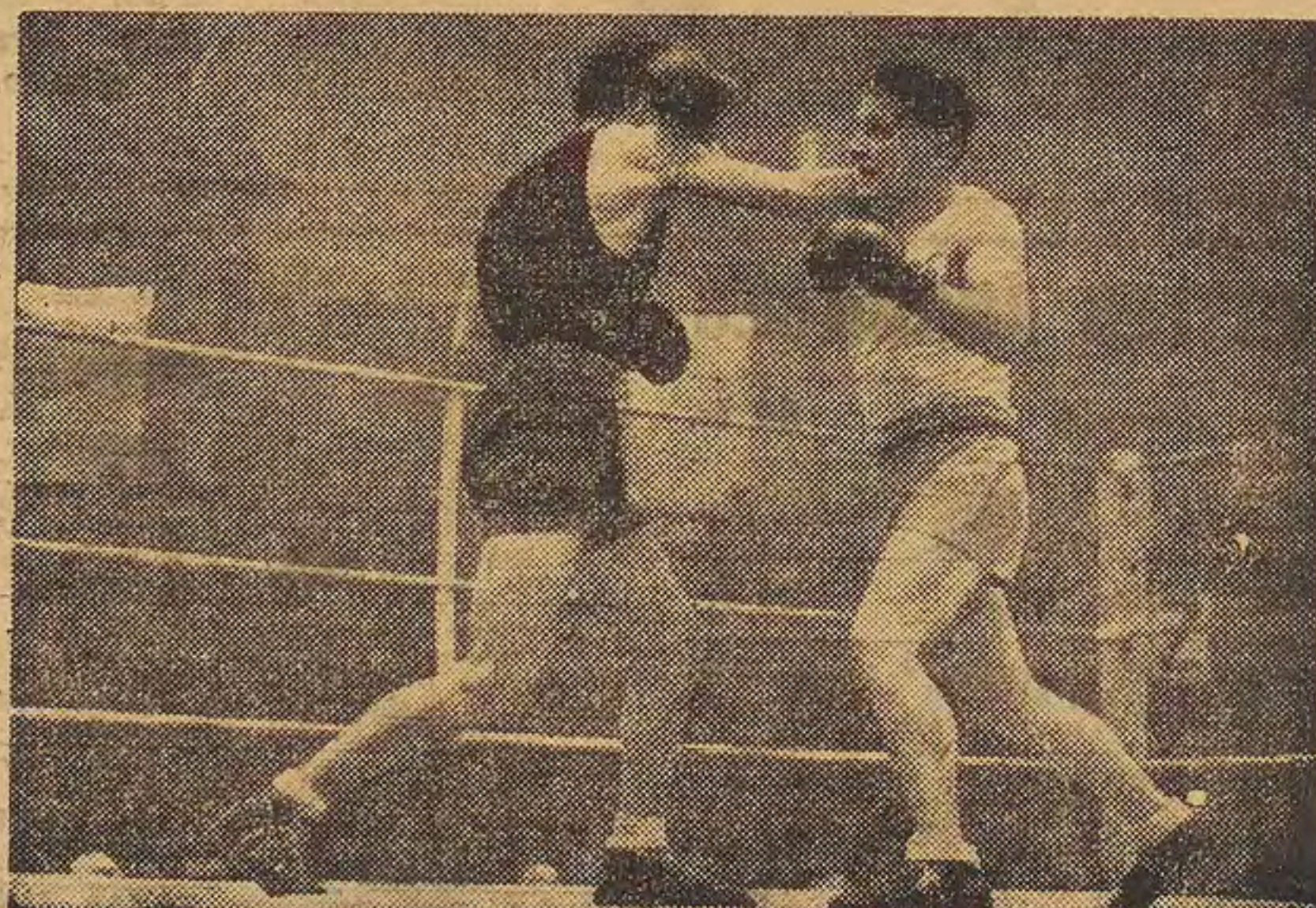
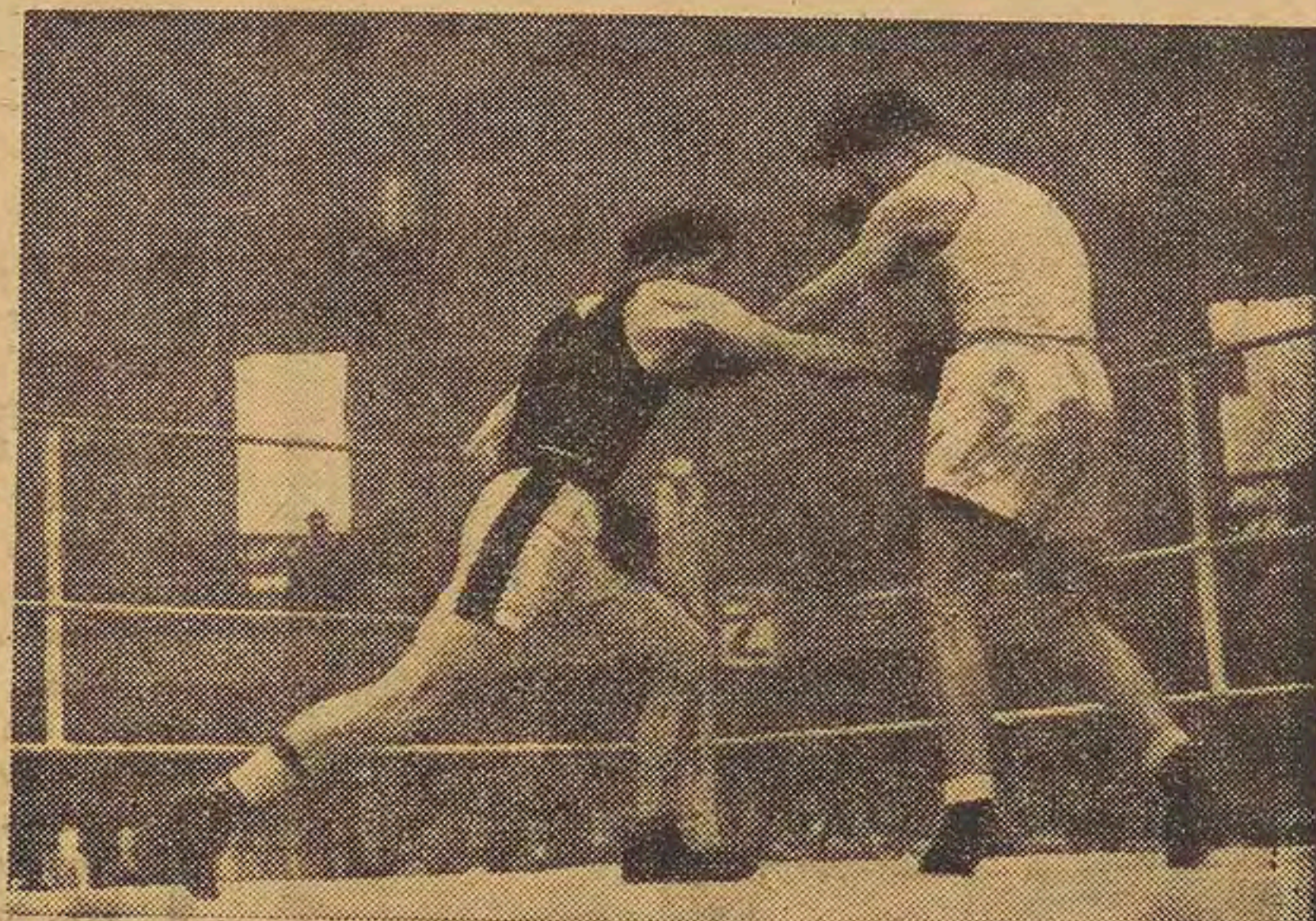
Le champion de France Clivatti a été battu nettement par le « sang et or » Llati, plus ardent et meilleur frappeur. A gauche, Clivatti esquive d'un retrait du corps une attaque un peu désordonnée du Perpignonnais, qui devait lui ravir son titre.

A gauche, l'Azuréen Bottero, vétéran des compétitions d'amateurs et ex-champion de France, « s'explique » durement avec le poids léger bayonnais Arias, qui remportera le titre, après un combat acharné au cours duquel il dut même concéder un knock-down à Bottero dans le premier round.



Le Montluçonnais Neubauer, en battant aux points, pour le titre des poids légers, le Lyonnais Mariotti, remporta les suffrages du public, puisque ce fut le seul match de ce championnat où l'on vit les deux adversaires faire une démonstration de gauches... olympiques.

Ritter, à droite, s'adjuge le titre des moyens en battant aux points le Biterrois Escudé. Trois rounds menés à toute allure avec échanges, remises et arrêts sévères. Sifflé par le public qui lui reprochait sa victoire en demi-finale sur Laurent, grâce à son courage, Ritter fut acclamé à sa descente du ring après la finale.



"Ma victoire dans Paris-Evreux je la dois à Charles Lacquehay" nous a dit Marcel CHARPENTIER

CETTE victoire, je la dois à Charles Lacquehay, qui m'a découvert, conseillé, et aussi à M. Léo Véron, qui a eu confiance en moi en me faisant entrer à la Pédale Levalloisienne et en m'équipant, nous a dit le Sablais Marcel Charpentier, qui, dix ans après, a réussi l'exploit de son homonyme Robert Charpentier, en terminant détaché ce 36° Paris-Evreux.

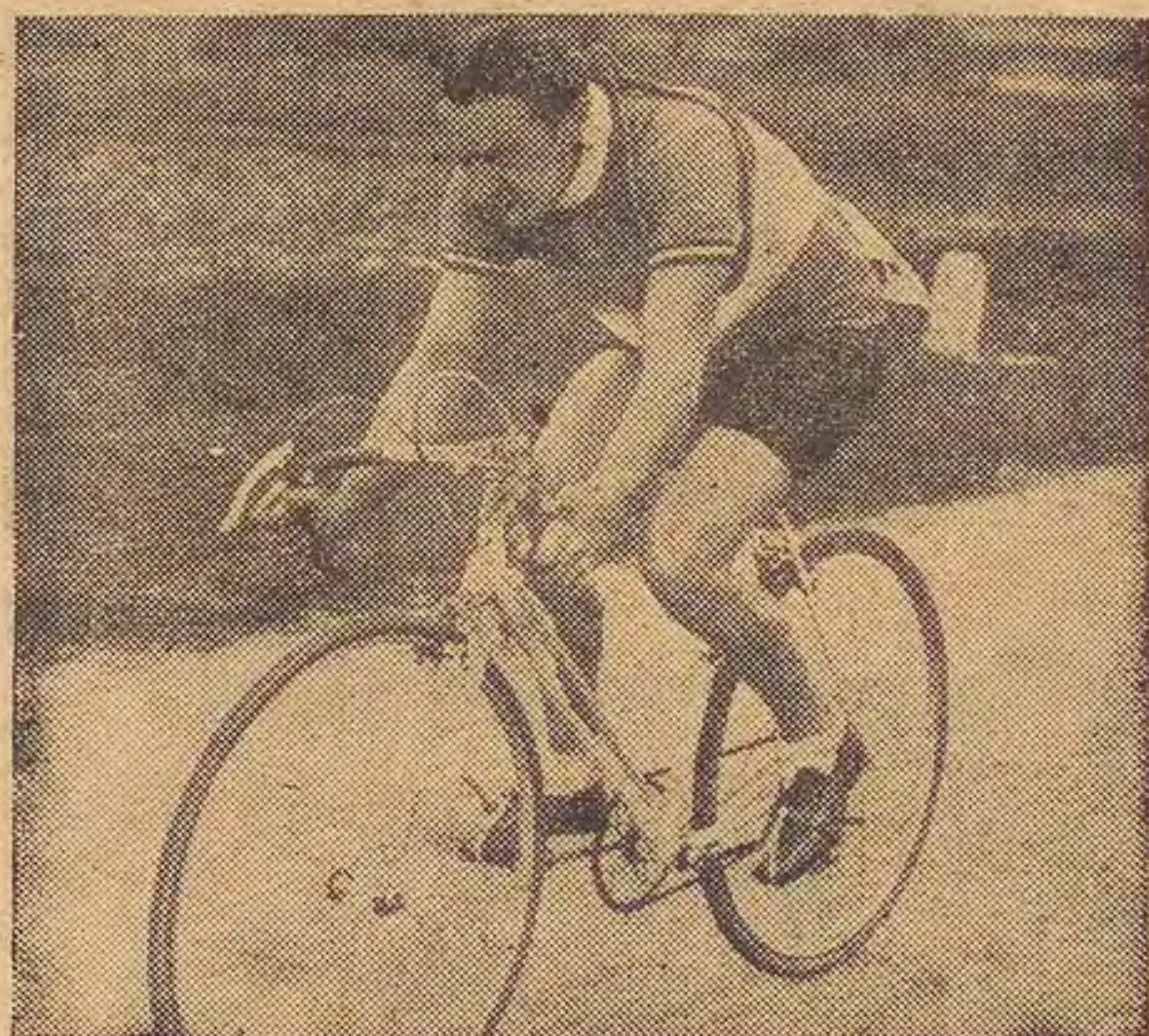
Marcel Charpentier, jeune gars de 21 ans, ami de son compatriote Gabriel Gaudin, bel athlète bien planté, respirant la force et la santé, ne déparera pas le palmarès, combien éloquent, de la grande épreuve amateurs créée par le V. C. Levallois qui, neuf fois sur dix, revient à un membre du club cher à Paul Ruinat.

Le plus piquant de l'histoire c'est que, l'an dernier, Marcel Charpentier faisait partie du club olympique. Il ne le quitta que pour se marier, et « l'Ermite de la Celle-Saint-Cloud » ne pensa pas à le reprendre cette année.

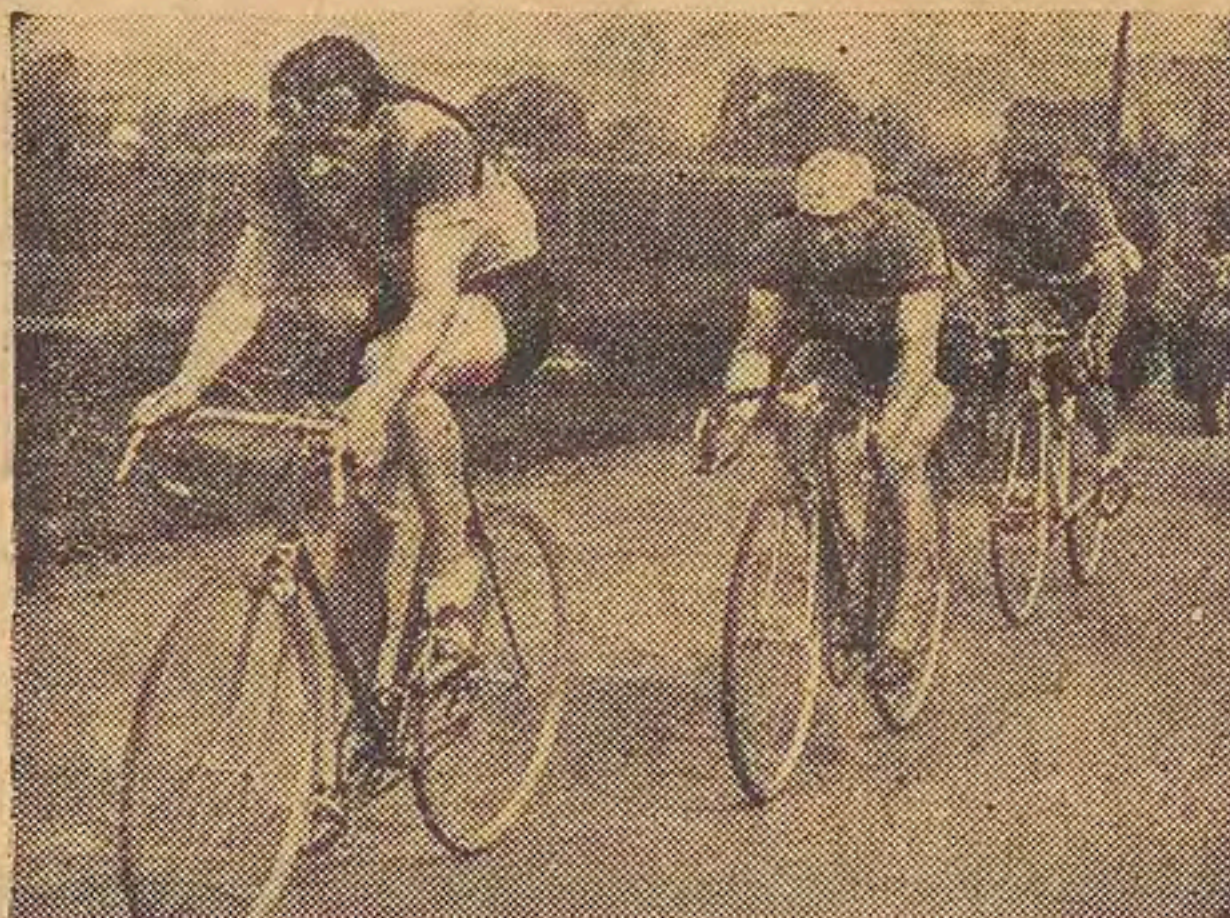
— Qu'importe, disait Ruinat, sans amertume, c'est un peu un de mes enfants...

Oui, mais la victoire revenait à Léo Véron qui, après avoir déniché Martineau et Vervialle, s'est attaché à rechercher en province de nouveaux éléments.

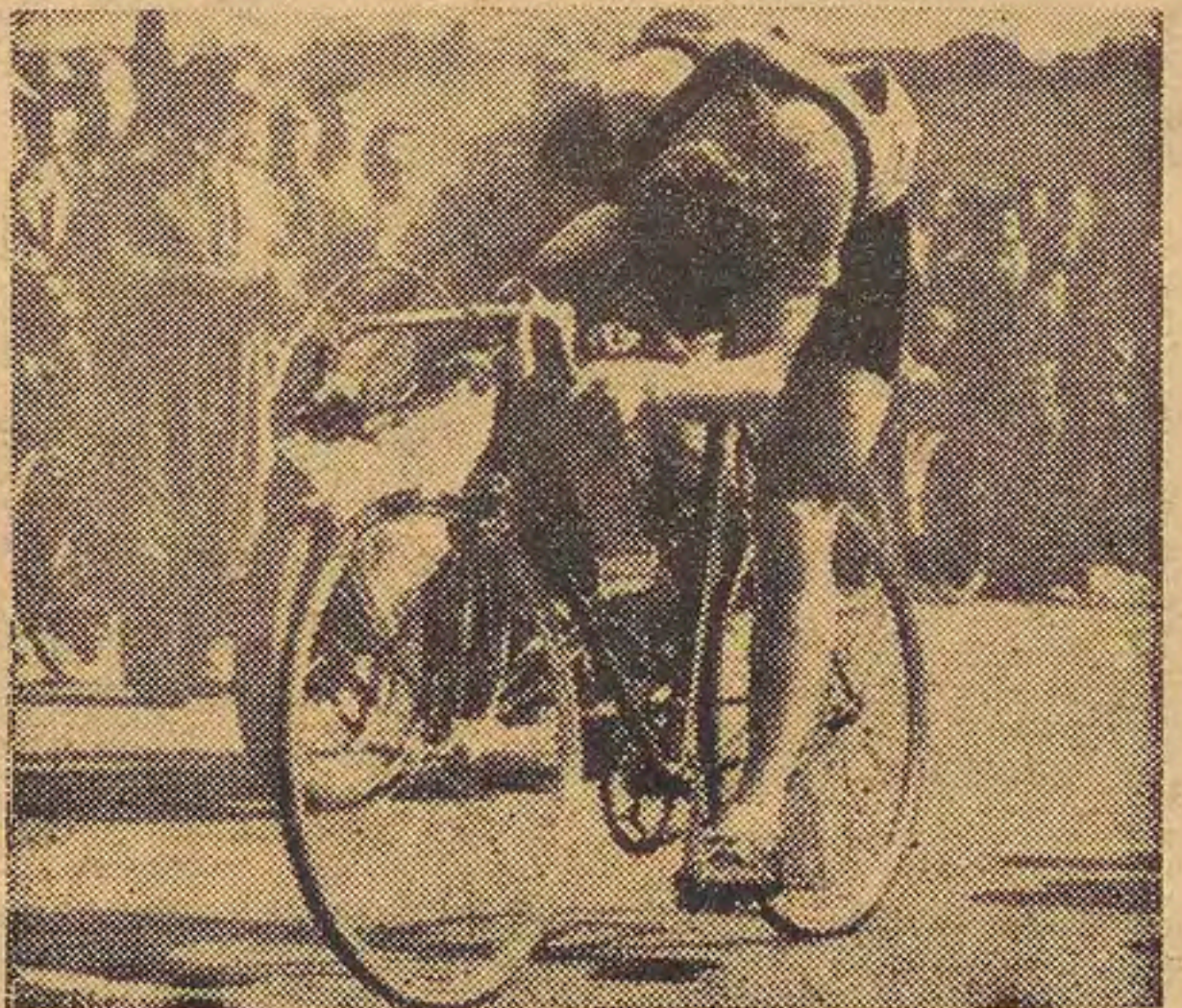
Comme il n'a pas eu tort. — R. M.



Tronchot, de Maisons-Laffitte, vient de fausser compagnie à ses compagnons de fugue 15 kilomètres avant Evreux. Il roule bon train, mais sera rejoint 5 kilomètres avant le but et terminera 2°. La victoire ne lui a pas souri et pourtant, il y avait cru...



Marcel Charpentier et Rioland qui, au prix d'un bel effort, viennent de rattraper Tronchot, mènent devant ce dernier aux approches d'Evreux. Mais Rioland, qui avait été excellent jusque là devait crever.



Marcel Charpentier, des Sables-d'Olonne, poulain de Charles Lacquehay et de Léo Véron, coupe, dans un suprême effort, la ligne d'arrivée du 36° Paris-Evreux. Il était au V.C. L. l'an dernier, il est aujourd'hui à la Pédale Levalloisienne.



Montferand a éliminé Perpignan de la Coupe de France de rugby. Le match fut serré, mais les Centraux s'imposèrent. Entre autres belles attaques, voici un essai marqué par Baudry, que l'on voit s'écroulant en but avec le ballon.

LES CATALANS PILLÉS ET BATTUS dans le rugby à quinze récupèrent quelques vedettes dans le jeu à treize et... GAGNENT DEVANT ROANNE

Une belle touche, un beau mouvement d'ensemble. Les avants de Montferand et de Perpignan se disputent le ballon. Degironde le prendra pour Montferand.



Catalan-Treize jouera la finale 1946 de la Coupe de France qu'il détient. Il a battu Roanne d'un point. Mais seul compte le résultat... Voici Dejean sur le point d'être plaqué. Il n'aura pas le ballon. A droite : l'ailier roannais Joly se replie.

PETITES ANNONCES

Offres d'emploi 80 fr.

Tres bon peintre voiture. Bon salaire. U.C.A., 27, av. Etienne, VERSAILLES. VER. 35-34.

Autos, motos, vélos 80 fr.

Echange SIMCA-8 berline 4 places 1940, contre coupé SIMCA-8 2 places. CHAUVÉAU. — CAR. 85-36.

3 PANHARD 4 tonn. 5 et 6 tonn. 5, mod. récent. R.A.P., 73, rue Riquet (18°).

Part. vend. vélo 11. neuf. Voir, 10.20 h. MATHIEU, 15, r. Jules-Simon, PARIS-18.

Vends CAMION CHEVROLET 1932, 2 t. 5, bon état général. Très intéressant. Ecrire pour renseignements.

LEBRUN, 4 bis, villa Saint-Denis, 105. Double emploi, vend. TRICARTEUR ELECTRIQUE 2 CV, 150 kgs, bon état, pour commerce, petits transports. SEQ. 79-77 (8 à 10 heures).

9 CV. Citroën 1939, carrosserie spéciale Coach, 4 places Lécorné. Etat neuf absolu. Pneus neufs. Tél. 829 MANTES, à 21 heures.

A vendre Camionnette TALBOT 2 t., remorque automobile 500 kgs; camion BÉRIET 5 t., gaz., bois. Le tout en parfait état. 146, rue des Cités, AUBERVILLIERS. F.A. 22-01.

A vendre, en bon état, moto, train 4 cyl., 500 cm3, culbute, siège arrière, pneus comme neufs, batterie de rechange. LABOUE, 3, rue des Hussiers, NEUILLY.

Particul. vend. vélomoteur. — JAN. 54-55.

12.500 fr. vélomoteur, pneus, état mécanique excellent. Téléphonez, 20 heures : INV. 6-61.

La récompense de l'effort

Insignes et objets d'art
ROGER EDET
230 FAUBOURG SAINT-ANTOINE - PARIS-XII

L'Alliance
MARIAGES LÉGAUX
6, rue de Strasbourg - PARIS

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Dir.-gérant : Philippe BARRES

Imprimerie spéciale de « But »
100, rue de Richelieu, Paris (2°)
R. BALLET, imprimeur

BUT

Rédaction - Administration
Publicité

100, rue de Richelieu
Téléph. RIC. 81-55 et la suite

ABONNEMENTS :

6 mois 200 fr.

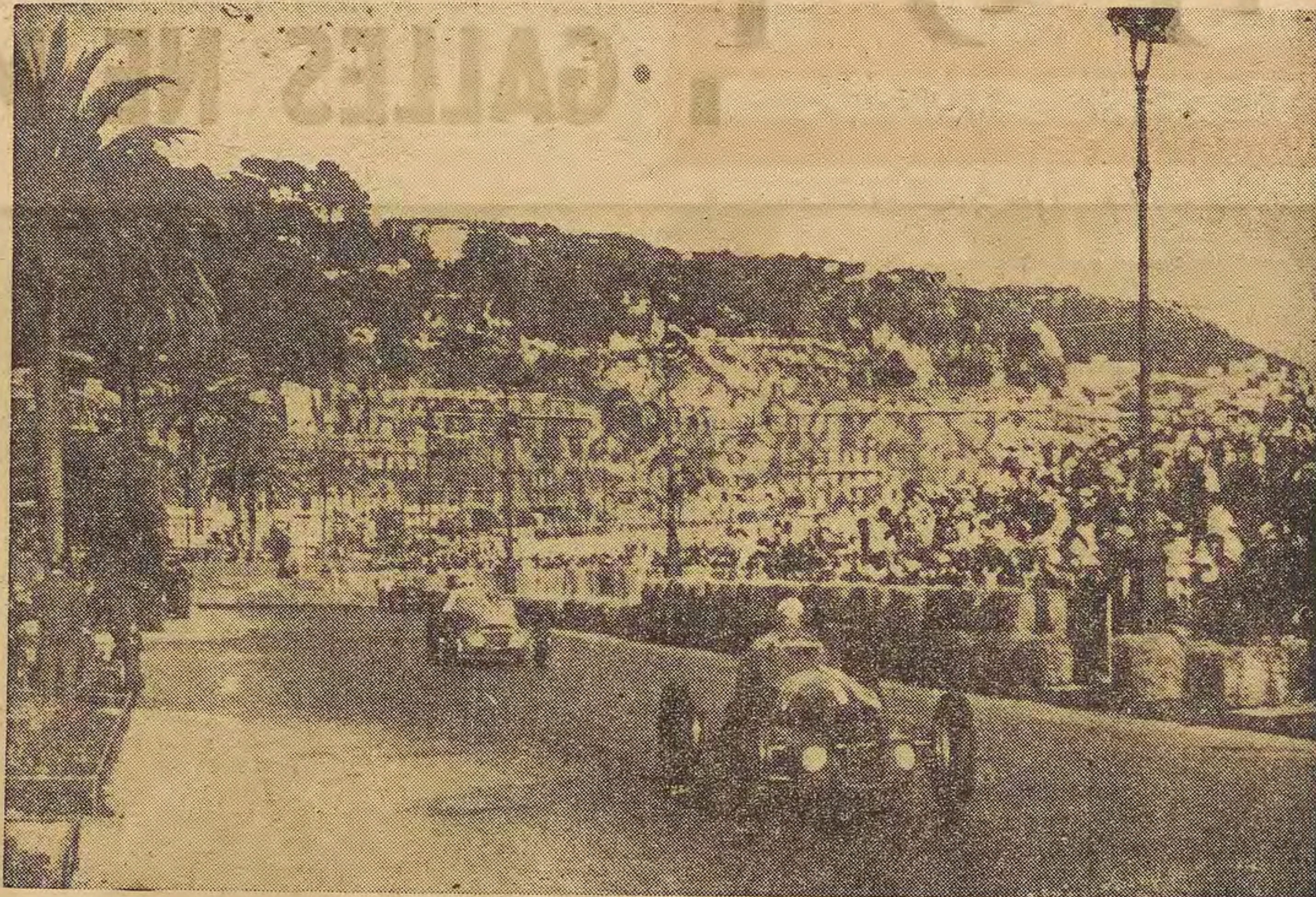
1 an 400 fr.

Compte courant : Paris 5390-08

A NICE, RENTREE VICTORIEUSE DES BOLIDES ROUGES



Les Italiens de la « Scuderia Milanese » sont venus à Nice pour gagner. Grisonnant, mais détendu après l'effort, Villorosi, vainqueur du 4^e Grand Prix Automobile de Nice, affirme à d'enthousiastes supporters : « Nuvolari n'était pas là, mais nous l'avons remplacé assez convenablement ».



Devant les tribunes, dans lesquelles 100.000 spectateurs ont pris place, Villorosi, pilotant la nouvelle Maserati 1.500, 4 cylindres, 16 soupapes, mène devant Chaboud dont la Delahaye est moins rapide. Villorosi, qui gagnera la course, est en pleine vitesse dans la ligne droite, à hauteur des jardins Albert-1^{er}.

Ancien champion du monde des poids moyens

MICKEY WALKER DEVIENT ARTISTE PEINTRE ET VA FAIRE DU THÉÂTRE

par Bertrand MICHEL



NEW-YORK. — Mickey Walker, le « battling touy bulldog », héros de tant de k.-o., vient de connaître, à son tour, la défaite.

Le vainqueur est sa femme, Eleonor Marvil Walker. En vérité, Mickey Walker qui quitta les gants pour les pinceaux et le chevalet perd et gagne en même temps. Il perd un match contre sa troisième femme, Eleonor, dont il divorce, mais il en gagne un avec sa seconde femme Frances Hellmers, avec laquelle il va se remarier.

Au milieu de ces complications sentimentales, Mickey reste fidèle à son « art ».

— La peinture m'apporte toutes les sensations dont j'ai besoin, explique le nouveau grand artiste.

Avant de jeter ses gants par-dessus les moulins et de revêtir la blouse de peintre, le champion avait allégrement « croqué » le million de dollars qu'il avait amassé dans ses jours dorés.

Sa première exposition de peintre a été vernie en 1944 dans un appartement luxueux du Waldorf Astoria de New-York. Elle attira une étrange assistance : une foule bariolée de managers et d'organisateurs de combats, mis sur leur 31, cigare au bec, ayant fait voile hors de Jacob's Island, pour déguster le champagne, échanger des réflexions joyeusement répétées à tout un chacun.

Tommy Galento « la barrique » avait emprunté un monocle. Après avoir étudié sous divers angles un des « primitifs » de Walker, il décida que sa « respectueuse » laissait beaucoup à désirer.

Mickey prétend que son besoin d'expansion artistique a été provoqué par le livre de Somerset Maugham « Moon and sixpence », dont l'adaptation cinématographique modifiait ses conceptions premières de la vie, qui subirent une étrange métamorphose. « La boxe, dit-il, n'est pas tout au monde ! On exagère, là-dessus ! »

Au lieu d'aller compter la recette de son bar d'Elizabeth (New-Jersey), il en vint le tiroir-caisse pour se précipiter chez le premier marchand de couleurs venu, et se constituer un équipement complet de brosses, pinceaux, peintures, et autres accessoires de nature à créer l'atmosphère Greenwich Village.

Gros tournant dans la vie d'un boxeur du passé de Walker. Comme certains autres rois du ring, il avait bu à pleins bords à la coupe de la vie dès le jour où, petit « dur » d'Elizabeth-town, il se mit à faire son chemin.

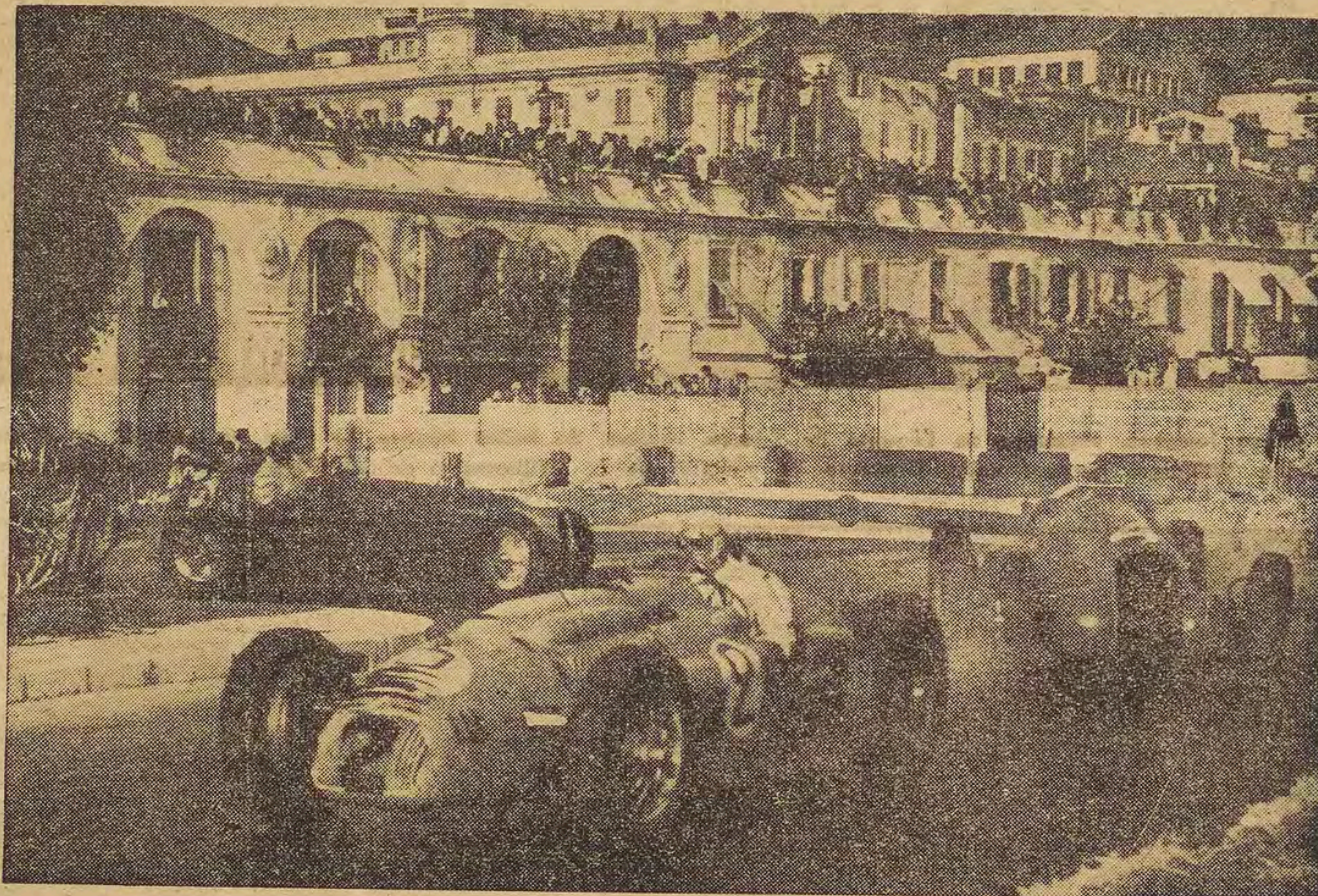
Il buvait trop, mangeait trop, et courait trop le jupon. Un jour, qu'il avait combattu contre Harry Greb, les deux hommes se retrouvèrent dans un night club après le match. Ils se mirent à trinquer jusqu'à n'en plus voir clair, pour « sortir dehors » ensuite et se bagarrer jusqu'à ce qu'un agent intervint.

Maintenant, Mickey Walker habite une confortable maison de Cranford (New-Jersey), dont les murs sont couverts de ses propres œuvres.

Son bistrot ne lui dit plus rien qui vaille.

Mais bientôt il montera à bord d'une autre galère... car il répète, en ce moment, le rôle de champion dans une pièce qui va être montée à Broadway.

(Copyright 1946 by World News Service « Nouvelles du Monde ».)



Au bout de la ligne droite de la Promenade des Anglais un virage en épinglé à cheveux que trois concurrents « prennent dans un mouchoir ». Ce sont : numéro 2, Louis Chiron, pilotant la Talbot 4 l. 500; numéro 4, Sommer, qui sera second de la course et qui pilotait une voiture d'avant guerre, l'Alfa Romeo 3 litres; enfin, Louveau sur Maserati.

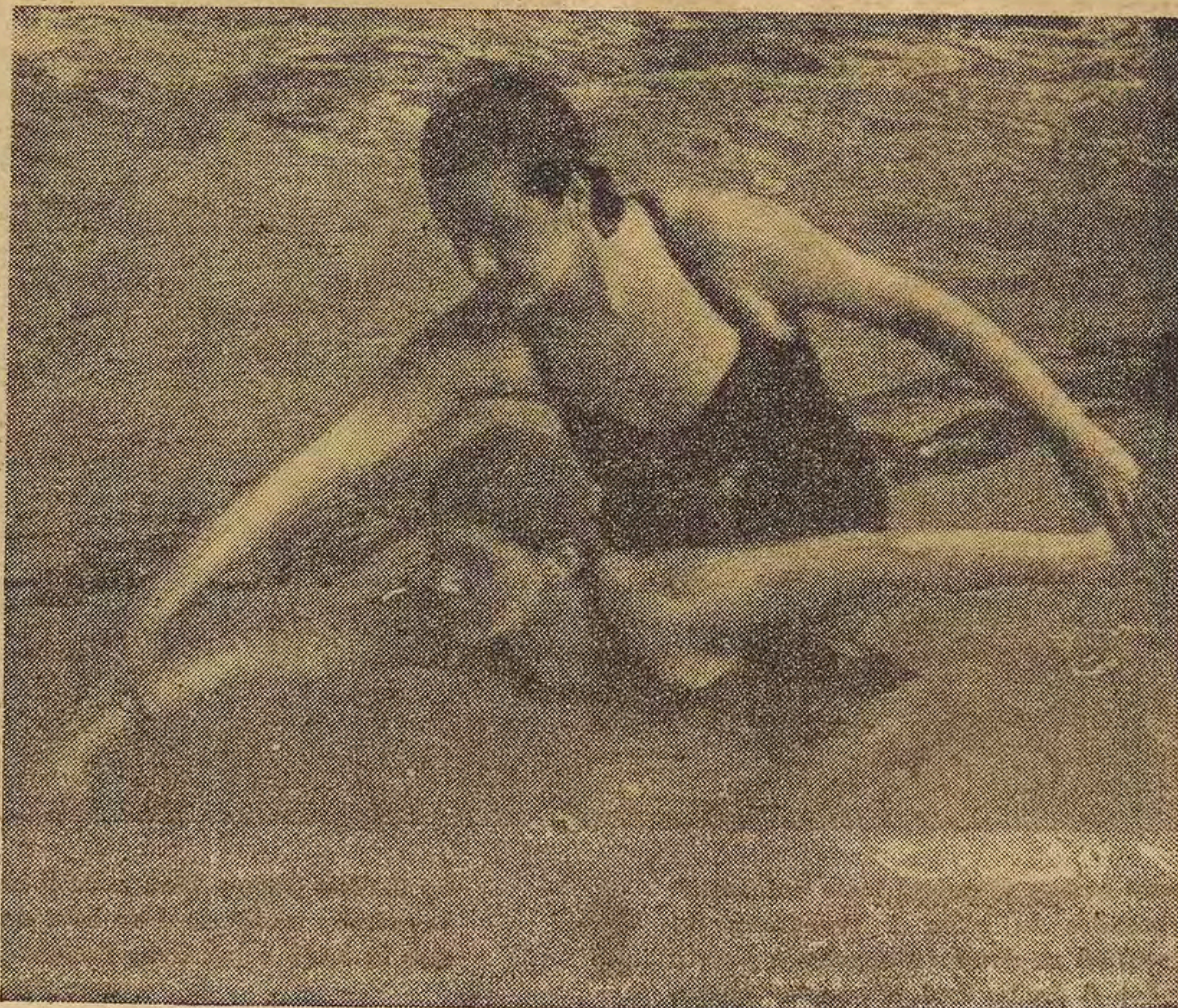
«Pépé», la grande mouette apprend à nager à Béatrice, la jeune mouette

Il y a quinze ans, une toute jeune nageuse faisait ses débuts aux Mouettes, sous la direction de Mme Domon ; à 13 ans, elle nageait successivement à quelques mois de distance 1' 25", 1' 23", 1' 19" au 100 m. nage libre, pour enfin souffler à Yvonne Godard le titre de championne de Paris en 1' 14". Elle avait 14 ans et s'appelait Renée Blondeau. Quatre ans plus tard, c'était son record de France, battu aux Tourelles, en 1' 8" 8/10.

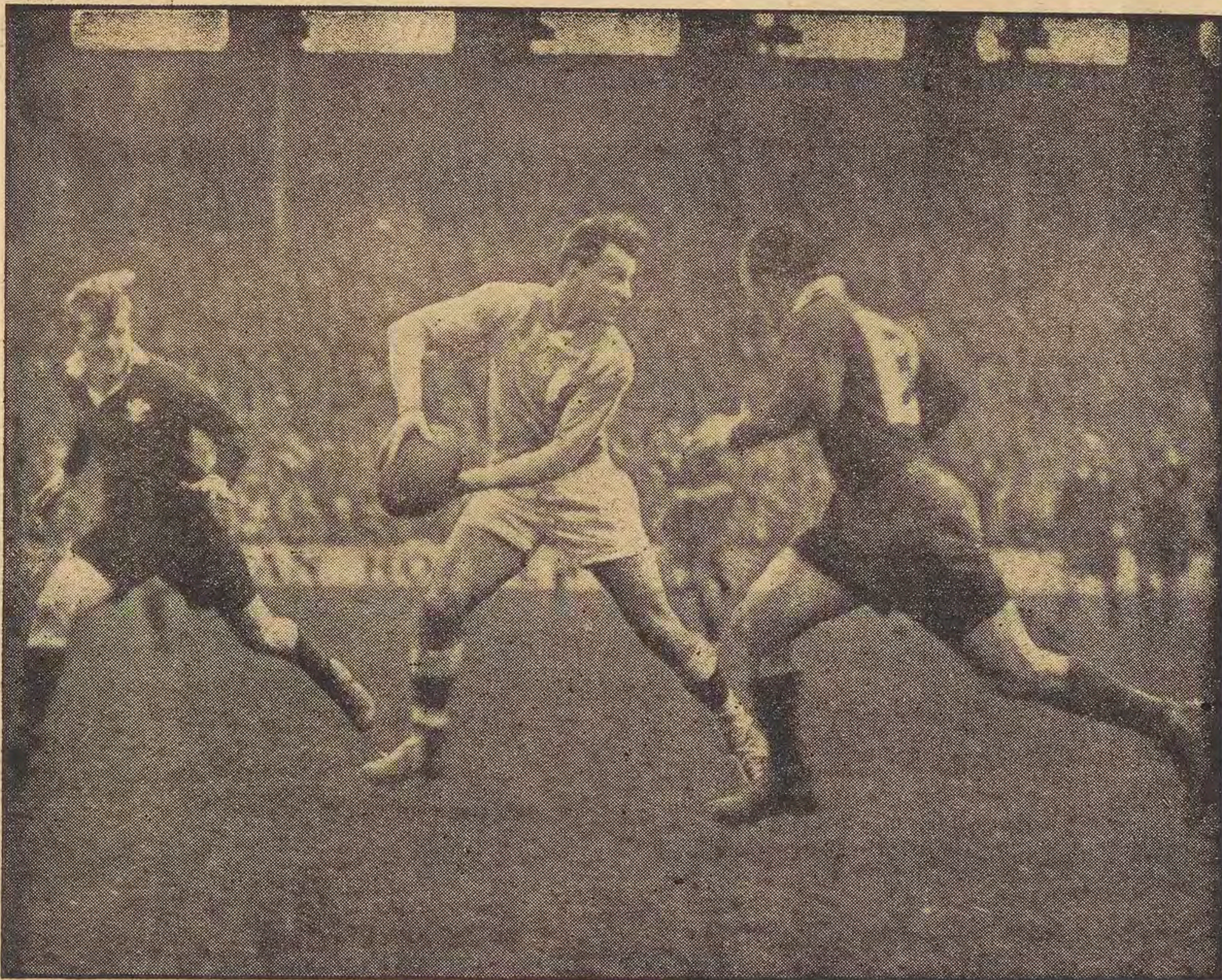
14 ans, c'est l'âge de Béatrice Ritter, jeune élève, elle aussi, de Mme Domon, qui reprend la progression de son aînée avec deux secondes de mieux : 1' 26" à son premier 100 m., 1' 21" à Anvers, il y a trois semaines.

Et on peut voir l'aînée, « Pépé » Blondeau — devenue Mme Bellecroix — enseigner à la cadette, sous l'œil et au sifflet de Mme Domon, les secrets de son style, en compagnie des autres espoirs Colette Thomas et Jacqueline Saillot.

Mais Béatrice, qui a dix frères et sœurs, n'est pas toujours là, car la grande punition c'est la privation de piscine ! Et cette photo, à un jour près, aurait pu ne pas être prise.



BUT POUR LA PREMIERE FOIS GALLES NE MARQUA PAS...



Le centre Junquas, capitaine de l'équipe de France, réalisa de belles trouées. Le voici au moment où il vient de franchir Bleddyn Williams, perçant entre Cleavers (à gauche) et L. Williams (à droite), faisant une passe impeccable à Lassègue.



L'avant gallois Manfield tente vainement de prendre la balle à Prin-Clary au moment où ce dernier s'apprête à passer à Vollet. A droite: Prat. A gauche: Moga.



Le Gallois grimpe bien mais il ne pourra réussir à fixer avant le coup d'envoi le poteau traditionnel au bout de l'un des poteaux de but. Exercice dangereux que la foule suivit avec l'angoisse qu'elle ressent devant un exercice acrobatique sans filet.

